HISTORIQUE

DU 109e Régiment d'Infanterie

Campagne contre l'Allemagne

1914-1915-1916-1917-1918

Le 31 Juillet, à 3 heures, le 109e R. I. se réveille brusquement dans sa vieille caserne chaumontaise. Le clairon sonne le « Refrain du Régiment » et le « Commencez le Feu. » Depuis dix jours, on sait que la guerre, guerre voulue par l'Allemagne, va éclater, les permissionnaires ont été rappelés, les effets de mobilisation ont été distribués et les sacs sont montés.
En quelques minutes, les fenêtres de la caserne Damrémont se garnissent de képis rouges. Tous ces jeunes soldats, enfants de la Haute-Marne, de la Côte d'Or, de Paris, acclament l'appel aux armes de la France.

A la même heure, dans toutes les casernes de la 13e Division, du 21e et du 17e d'Infanterie, du 20e et du 21e B.C.P, dans toutes les casernes du XXIe Corps, le clairon sonne le « Commencez le Feu »

Le 31 Juillet et le 1er Août, le 109e défile dans les rues de Chaumont et s'embarque à la gare pour une destination inconnue. Officiers et soldats sont fiers et heureux d'aller se battre, leurs pantalons et leurs képis sont d'un rouge écarlate et leurs fusils sont couverts de fleurs. On regarde le drapeau, l'emblème sacré sur lequel se lisent les noms de MEMMINGEN, ETLINGEN, MASKIRCH, FELDKIRCH. On regarde le Colonel **AUBRY**, chef de ce superbe Régiment de l'Est, tellement discipliné qu'il semble animé d'une seule âme. Bataillon **DEVERIN**, Bataillon **BOREAU de ROINCE,** Bataillon **de KERMEL** s'entassent dans les wagons fleuris, entraînés par le grand souffle de patriotisme et d'héroïsme qui allait dresser la FRANCE en face de l'ALLEMAGNE.

Campagne d'Alsace
(2 Août-4 Septembre 1914)

Combats de Plaine, de Schirmeck
du Col de la Chipotte

Le 1er Août, le 109e débarque à Bruyères et va cantonner à Bru et Jeanménil. Le lendemain, de grandes affiches tricolores annoncent la mobilisation générale ; c'est la guerre. Les routes se couvrent de convois, les trains se remplissent de troupes. Tout un peuple répond à l'appel aux armes et se porte aux frontières que l'ennemi va attaquer. Le 5 Août, le 109e va occuper la caserne du 3e B.C.P. à Saint-Dié. Ces heures d'attente sont énervantes, on désire la rencontre, on

veut savoir ce que c'est que le feu, ce danger inconnu. On apprend que la 43e Division attaque les cols du Bonhomme et de *Sainte-Marie*, que toute la 1re Armée se porte en avant vers l'Alsace. On écoute et l'on croit entendre au loin le son du canon.

Enfin on quitte Saint-Dié pour Provenchères. Le 12 Août, on franchit la frontière en présentant les armes et en renversant les poteaux frontières. On traverse Saales en partie incendié par les Boches qui viennent de quitter le village et on atteint Saulxures. Le 13, dans l'après-midi, on entend un grand fracas, on ne sait au juste ce que c'est. Une batterie allemande tire sur le village de Saulxures. Tout le monde se précipite pour voir ce que c'est qu'un éclatement. Un caporal est tué et deux hommes blessés, tous les trois sont du 3e Bataillon.
Le lendemain, 14 Août, c'est la rencontre, la première bataille, À minuit, le Colonel **AUBRY** reçoit l'ordre d'attaquer à 6 heures l'ennemi qui occupe le village de Plaine. A 3 h 30, le Régiment est rassemblé au N.-E de Saulxures. A 5 heures, le Bataillon **DEVERIN** se dirige sur Gouttrangoute et le Bataillon **de KERMEL** sur Champenay, d'où l'attaque doit se déclancher, le Bataillon de **ROINCE** reste en réserve.
Les villages de Plaine, de Diespach et de Pontay qu'occupe l'ennemi forment un grand triangle dénudé ; Pontay, enfoncé au fond d'un ravin est à droite, Diespach, à cheval sur éperon, forme le sommet du triangle, Plaine, avec ses maisons espacées est juché sur un plateau complètement nu, on vient de couper les blés, les gerbes forment des petits monticules réguliers. Parfois, isolée sur ce plateau, se trouve une ferme ou une usine, et tout autour du triangle des ravins boisés.
Au lever du jour, le Colonel **AUBRY** vient reconnaître les positions ennemies. Sans se soucier des balles qui viennent s'aplatir aux pieds de son cheval, il regarde longuement à la jumelle les trois villages, le grand plateau nu et sans abri que son Régiment doit traverser avant d'aborder Plaine. Il regarde surtout les tranchées ennemies que l'on distingue nettement et qui défendent les trois villages, car il vient d'apprendre que ces tranchées ont été creusées à la fin de Juillet et que la Division allemande qui les occupe vient d'y terminer des manœuvres.
A 6 h 25, l'attaque se déclanche. Des bois, des ravins, les lignes de tirailleurs bondissent et abordent le plateau de Plaine, C'est la première attaque, c'est le premier contact avec les Boches ; l'élan est irrésistible et splendide. Les clairons sonnent la charge, quelques fusants éclatent dans un ciel complètement bleu, des nuées de balles sifflent avec un bruit de mouches à miel, mais on n'y fait pas attention. Commandants, Capitaines et Chefs de Section sont en tête. Les sabres et les baïonnettes brillent au soleil. On avance au milieu des gerbes dorées, mais bientôt le feu de l'ennemi devient de plus en plus précis, les pantalons rouges se couchent et ne se relèvent pas. Le Lieutenant **MORAT** est tué en observant debout, indifférent au danger. Le Lieutenant **VINCENT** est tué en entraînant sa section plus en avant. Le Commandant **DEVERIN** est blessé. Les Compagnies d'attaque sont déjà réduites à un tiers de leur effectif. Le 1er Bataillon, en réserve dans des bois battus par l'artillerie ennemie, subit de lourdes pertes. Les lignes de tirailleurs ne peuvent plus avancer et s'immobilisent au milieu des champs de blé.
Le Colonel **AUBRY** demande un soutien d'artillerie. Une première batterie vient se mettre en action en arrière d'une usine isolée. Elle permet par son feu aux Compagnies de tête de faire un bond de 3 à 400 mètres, mais la batterie est immédiatement repérée. On découvre dans une cave de l'usine un espion qui communiquait téléphoniquement avec l'ennemi ; l'espion est fusillé immédiatement.
Une deuxième batterie vient s'installer en arrière de la première. Un tir précis et nourri sur Plaine et Diespach permet à l'attaque de recommencer à 15 heures.
Avec un héroïsme et une abnégation superbes, malgré les mitrailleuses ennemies qui leur infligent des pertes sanglantes, les pantalons rouges bondissent et avancent. Le village de Plaine est en feu. Les Capitaines **CHARPENTIER** et **HENRY**, quoique blessés, continuent à entraîner à l'attaque leurs Compagnies. On pénètre dans le village, mais l'ennemi retranché dans les maisons et les

jardins se défend avec acharnement et il faut se battre à la baïonnette. Barricadés dans une grange, une vingtaine de Boches prolongent la résistance et creusent des vides sanglants dans la 1re Compagnie, qui tente de les forcer ; alors le Capitaine **ROUSSOTTE** fait entrer ses hommes et pendant qu'il s'avance seul, revolver au poing, au milieu de la rue, il attire sur lui l'attention et le feu de l'ennemi, quatre braves lurons se glissent le long des murs jusqu'à la grange et mettent le feu à la paille. Les derniers défenseurs de Plaine grillent. Le village est à nous et l'ennemi en déroute s'enfuit dans la direction de Schirmeck.
Le 109 bivouaque sur le champ de bataille de Plaine, il a perdu 500 hommes et 14 officiers, mais reçoit les félicitations du Colonel **HAMON**, Commandant la 26e Brigade, pour sa superbe attitude au feu.
Le premier choc du 109 avec l'ennemi a été dur, mais c'est une victoire, une victoire sur le sol d'Alsace reconquis.
Le Régiment reste en réserve pendant 2 jours. Le 17 Août, il se dirige vers Schirmeck et passe à la gauche de la 13e Division. Le 15 Août, il reçoit l'ordre de descendre le cours de la Bruche qu'occupe l'ennemi ; cette petite rivière coule au fond d'un ravin boisé, le long de la route de Schirmeck, et de la voie ferrée de Strasbourg - Saales. Le 1er Bataillon se met en flanc-garde sur la rive droite de la Bruche, sur les hauteurs de Steinbach, en liaison avec le 17e R. I. A 7 heures, le 3e Bataillon entre dans Wisch et pousse des patrouilles jusqu'à Suizel-Hauser ; ces patrouilles signalent la présence de forces ennemies importantes. A 17 heures, de petites colonnes ennemies s'infiltrent sur les crêtes dominant Wisch. A 15 h 30, l'ordre est donné aux deux bataillons de se replier sur Hersbach. La journée s'est passée en escarmouches mais laisse prévoir pour le lendemain une grosse attaque ennemie.
Dans la nuit, le Colonel **AUBRY** reçoit l'ordre de couvrir la route du Donon. Le 19 Août, à 4 h 50, le Régiment occupe les hauteurs du S.-O. de Wisch, mamelons boisés, coupés de profonds ravins. Vers 7 heures, en masses profondes, l'ennemi débouche des hauteurs Ouest de Wisch. Ce sont de véritables torrents humains qui semblent déferler vers les positions françaises, précédés de rafales d'artillerie et de pluie de balles de mitrailleuses. C'est la première fois que le Régiment subit une attaque. Contre le 2e et le 3e Bataillons, l'ennemi vient s'échouer et s'arrête. A la même heure, le 1er Bataillon, obligé de quitter la rive droite de la Bruche, se replie par petites fractions sur Schirmeck.
A 10 heures, de nouveaux torrents ennemis débouchent du N.-O. Le Colonel **AUBRY**, en observation à la lisière d'un bois, un peu en arrière de la ligne de feu, regarde ces grappes humaines qui se dessinent sur le flanc gauche de son Régiment, et qui le débordent petit à petit. Il ne veut pas croire que c'est l'ennemi, cependant le doute n'est plus possible, à la jumelle on distingue nettement le gris verdâtre des vêtements. Alors, rassemblant ses trois Compagnies de réserve, quelques fantassins perdus du 21e ou du 17e, quelques chasseurs égarés, quelques blessés légers, le Colonel **AUBRY** fait sortir les baïonnettes et emmène à la contre-attaque cette troupe sublime et sacrifiée. Un instant l'ennemi hésite, peut-être admire-t-il, malgré lui, la folie de ces héros, puis il les accable sous le feu de ses innombrables fusils et mitrailleuses. La contre-attaque française est rejetée au fond d'un ravin. Le Colonel **AUBRY** est frappé d'une balle au cœur, en tête de ces héros dont pas un n'est revenu.
Néanmoins pied à pied, en contre-attaquant à chaque instant, remplaçant l'infériorité numérique par un héroïsme et un esprit combatif admirable, les trois bataillons réussissent à se tirer des griffes de l'ennemi.
Le 19, à la tombée de la nuit, le Commandant **BOREAU de ROINCE** prend le commandement du Régiment et rassemble sur la plate-forme du Donon ce qui reste des trois bataillons.

Le 20 Août se passe à construire des tranchées. Journée d'attente, mais l'ennemi ne vient pas. Le 21, à 8 heures, l'ordre arrive de se porter à Raon-sur-Plaine. Il fallait reculer jusqu'à la frontière, le col du Donon vient d'être pris par l'ennemi.
Le 22, le 109 doit former barrage dans la vallée de la Plaine. Dès le point du jour, l'ennemi débouche de la plate-forme du Donon et attaque. Admirable, malgré les fatigues et les privations, le 109 résiste mais reçoit l'ordre de se replier à nouveau dans la direction de la Meurthe. Le recul est dur, sous le soleil brûlant du mois d'Août, au milieu de ce pays coupé de ravins profonds, pleins d'embûches. Le ravitaillement n'arrive pas tous les jours. De temps en temps on distribue une boule de pain pour sept, un morceau de graisse que l'on étale sur le pain, car l'on n'a pas le temps de faire cuire la viande et on complète ce repas avec une betterave ou un chou que l'on déterre dans un champ. Ce qui est encore plus dur, c'est le manque absolu de nouvelles. On ignore ce qui se passe sur le reste du front, on ignore ce qui se passe à l'intérieur. Les bruits les plus pessimistes comme les plus optimistes circulent.
Le 23 Août, la retraite continue sous le feu de l'artillerie ennemie et le 24, le 109 repasse la Meurthe à Thiaville. Le premier renfort de réservistes vient renforcer les bataillons décimés.
Le soir, le 3e Bataillon prend position sur les hauteurs du hameau des Fagnoux, il est appuyé par une batterie de 75.
Le 25, à 5 heures du matin, les Allemands débouchent de Thiaville et de Bertrichamps, s'infiltrent dans les bois. Toute la matinée le 3e bataillon résiste à des forces extrêmement supérieures, et par une série de contre-attaques maintient sa position. Mais, vers 13 heures, les Bavarois débordent sa gauche et lancent une forte attaque frontale sur le hameau des Fagnoux. Deux pièces de 75 qui sont venues se mettre en batterie à 100 mètres en avant des bois, près du hameau, tirent jusqu'à ce que l'ennemi soit à 400 mètres d'elles. Les Bavarois continuant leur avance, vont s'emparer de ces pièces. Le 109 ne veut pas leur laisser ce trophée. Tandis qu'un groupe de quelques braves se lance dans une contre-attaque désespérée dont ils ne reviennent pas, une dizaine de soldats s'attèlent aux 2 pièces, dont les servants sont presque tous tués ou blessés, et sous un feu violent, les traînent jusqu'au bois où les attelages viennent les chercher. Le soir seulement, le 3e bataillon et le 1er qui ont continué à résister toute la journée dans les faubourgs de Raon-l'Etape, commencent leur repli vers Sainte-barbe et Saint-Benoît, contre-attaquant sans cesse à la baïonnette pour se dégager de l'ennemi qui les talonne.
Pendant la nuit, les bataillons harassés se reposent, le matin, à l'aurore, le combat reprend. A midi, on doit évacuer Sainte-Barbe, violemment bombardé. L'ennemi a une importante artillerie et l'on en voit les effets pour la première fois. A Sainte-Barbe, à Saint-Benoît, on regarde avec curiosité et une immense pitié ces pauvres soldats déchiquetés, blessés ou tués par les obus. Un sentiment de haine s'empare de l'âme de tous ces combattants dont les visages sont creusés et noircis, dont les vêtements sont déchirés et tachés de sang.
Haine contre l'ennemi odieux qui a voulu la guerre et qui nous force à un recul, mais à un recul momentané et même voulu, dit-on.
Le soir du 26 Août, l'ennemi veut attaquer Saint-Benoît, il est repoussé avec des pertes sanglantes. La nuit n'arrête pas le combat acharné de part et d'autre ; le soldat français cherchant le corps à corps où il est supérieur, des charges folles et sublimes ont lieu au milieu des bois de sapins que les balles traversent avec un bruit sec. L'ennemi doit céder et reculer derrière le col de la Chipotte. Quand le lendemain, 27 Août, le jour se lève, les bois sont remplis de cadavres et la route de Saint-Benoît bouleversée par les obus. On rencontre parfois un français et un allemand embrochés tous les deux au bout de leur baïonnette.
Pendant toute la journée du 27, le 109, en liaison avec l'Infanterie coloniale, défend l'accès du col de la Chipotte, puis est relevé par le 21e R. I.

Le 25 Août, l'ennemi ayant amené des forces considérables, s'empare du col de la Chipotte. Le 109 est obligé d'évacuer Saint-Benoît, bombardé par l'ennemi et reçoit l'ordre d'établir une ligne de tranchées à l'Ouest de Saint-Benoît.
C'est contre ce barrage que l'attaque allemande échoue définitivement, c'est sur cette ligne que se stabilisa le front.
Un monument s'élève aujourd'hui sur la route de Saint-Benoît, en l'honneur de 10.000 Français et de 10.000 Allemands tués à la Chipote en Août 1914.
Le 31 Août, le 109 reçoit l'ordre de retourner à Jeanménil.
Quelques jours plus tard, le 21e Corps est relevé et le 109 embarque vers un nouveau théâtre d'opérations. Le chiffre de ses pertes montre éloquemment la part glorieuse et sanglante qu'il prit dans ces premières rencontres avec l'ennemi, pendant celle campagne d'Alsace.

_____

Champagne

La Bataille de la Marne (5 Sept.-2 Oct. 1914)

Le 4 Septembre 1914 le 109, qui s'appelle désormais Régiment AUBRY, s'embarque à La Chapelle, près de Bruyères.
On sait maintenant que les Allemands ont envahi la Belgique, que les forts du Nord sont tombés successivement, qu'à Liège et qu'à Charleroi se sont livrées de grandes batailles. Des blessés rencontrés dans les gares racontent que l'armée allemande est entrée à Bruxelles, puis à Lille, que nos reconnaissances offensives de l'Est, après avoir poussé jusqu'à Mulhouse, ont dû battre en retraite. On sent que, depuis le 15 Août, on est dans une situation angoissante. Mais les wagons sont toujours fleuris. On garde au cœur une indescriptible espérance. Tout le Régiment a l'âme de ce Général Français à qui on rend compte que ses troupes ne peuvent plus tenir: « Alors, nous allons attaquer », répond-il. On attaque et on est vainqueur : c'est la Marne.
Le 5 Septembre, les 3 Bataillons du 109, Bataillon **LAVALLE**, Bataillon **ROUSSOTTE**, Bataillon **CARIGNON**, sous le commandement du Commandant **BOREAU de ROINCE**, débarquent successivement à Chevillon, sur la ligne de Saint-Dizier, où ils trouvent un renfort de 625 hommes et 6 officiers. Deux jours après, la 13e Division reçoit l'ordre de se porter à l'Ouest pour coopérer à une action engagée par la 4e Armée. Le 7 Septembre, au soir, le 109 cantonne à Jancrenil.
Le 8 Septembre, la Division se porte en deux colonnes vers le Nord-Ouest. Le 109 fait partie de la colonne de gauche et arrive à 10h 30 à 4 kilomètres de Brebant qu'occupe l'ennemi.
Le pays est monotone et sans originalité, composé de petits mamelons couverts de rectangles de sapins et de pins aux angles bien droits. Des chemins crayeux, que l'on suit à perte de vue, un ruisseau, le Puits, qui prend sa source près de Sampuis et se verse dans l'Aube, traversent le pays. Les villages sont de plus en plus rares à mesure que l'on avance vers le Nord, mais de grosses fermes blanches s'étalent au carrefour des routes.
C'est une de ces fermes, la ferme des Esserts le Tillat que deux bataillons du 109 attaquent à 14 heures. Le tir de l'artillerie ennemie qui a été un peu dispersé pendant toute la matinée se concentre avec précision et violence sur la crête à 400 mètres S.-O. des Esserts. Arrêtés par ce barrage, les deux bataillons reprennent le mouvement en avant lendemain matin avant le lever du jour et ils entrent à Tillat sans avoir rencontré de résistance. Mais l'ennemi s'est embusqué avec

d'innombrables mitrailleuses dans les bois en damier irrégulier à 400 mètres de Tillat et en avant de Painbaud. Malgré des attaques réitérées, le 109 est arrêté dans sa progression et se creuse des tranchées sur place.
Le 10 Septembre, à 4 heures, l'offensive reprend ; l'ennemi a évacué ses positions pendant la nuit.
On a nettement l'impression qu'une immense bataille dont le front s'étend de Paris à Verdun et dont l'enjeu est formidable, se livre en ce moment. L'action principale se déroule probablement plus à l'Ouest et la Champagne n'en est qu'un théâtre secondaire.
L'ennemi, arrêté dans sa course en avant « Nach PARIS », essaie de se cramponner au terrain et ne cède à la furie française qu'après avoir épuisé tous ses moyens de résistance.

L'après-midi, le 1er Bataillon entre sans difficulté à Sompuis, tandis que des patrouilles du 2e Bataillon signalent l'ennemi au Nord de la voie ferrée Vitry-Sommesous.
Le soir, le 1er et le 2e Bataillons, appuyés par l'artillerie divisionnaire, essaient de progresser. Des petites colonnes d'escouades, précédées de patrouilles, s'infiltrent en profitant des moindres buissons ou mouvements de terrain, mais les pantalons rouges sont des cibles trop visibles sur le fond crayeux du terrain et les deux bataillons, surpris par la nuit, reculent jusqu'à la voie ferrée.
Le Capitaine **LAVALLE**, Commandant le 3e Bataillon, avait été blessé la veille, ce jour-là, le Colonel **HAMON**, Commandant la Brigade, était tué, le Capitaine **ROUSSOTTE**, Commandant le 1er Bataillon, recevait deux blessures et le Médecin Aide-Major **PIGNEROL** était blessé dans son poste de secours.
La nuit se passe en fusillades de part et d'autre. A 1 heure, les Allemands attaquent à la baïonnette pour couvrir leur retraite, mais sans aucun enthousiasme. La baïonnette est une arme française et le Boche ne sait pas s'en servir, elle exige un courage individuel et une présence d'esprit qu'il n'a pas ; c'est ce que leur prouvent le Capitaine **CHARPENTIER**, le Lieutenant **AYMARD** et le Sous-lieutenant **PELLEGRIN** en les contre-attaquant en pleine nuit, à la tête de la 9e Compagnie. Le Lieutenant **AYMARD** est tué et les deux autres officiers blessés.
Le 109 doit attendre le jour pour continuer la poursuite. A 22 heures, le Régiment cantonne à Mairy-sur-Marne. Les Allemands, talonnés par notre cavalerie, ont repassé la Marne après avoir fait sauter les ponts du canal latéral. Le 12 Septembre, le 109 traverse le canal à Saint-Germain-la-Ville sur une passerelle établie par le Génie, et arrive le soir à Bassy-le-Château.
A mesure que l'on s'avance vers le Nord, le pays devient de plus en plus plat et nu. L'eau est rare, il faut la tirer de puits profonds, d'où elle sort sale et nauséabonde. Autour de ces puits, les hommes altérés par la poussière et la chaleur, fatigués par les longues marches, se battent pour un demi-quart d'eau. Le ravitaillement suit péniblement. On se nourrit un peu aux dépens de l'habitant, on fume des feuilles sèches ou du café grillé.
Le 13 Septembre, le 109 est avant-garde de la 36e Brigade et reçoit l'ordre d'attaquer Somme-Suippes ; il se rassemble sur les bords de la Noblette et les trois bataillons se déploient pour couvrir le front de la Division.
Somme-Suippes, à la source de la Suippe, au bord de la route Suippes-Somme-Tourbe, est légèrement dans un fond et se compose de quelques maisons qui se groupent autour d'une église dont le clocher élevé est un admirable point de repère. Au Nord, on aperçoit des bois rectangulaires qui semblent s'étager à l'horizon. A la lisière Sud du village, le long de la voie ferrée que traverse une petite route départementale, se trouvent une briqueterie et un grand plateau complètement nu. En arrivant sur ce plateau, le 1er bataillon tombe sous un barrage d'artillerie qui lui cause des pertes. En quelques bonds, il atteint la briqueterie et la voie ferrée.
L'ennemi qui s'est retiré dans les bois au Nord de Somme- Suippes, lance à 13 heures une contre-

attaque. Le 1er bataillon qui a pénétré dans les maisons à la lisière Nord du village reçoit les Allemands par un feu nourri de ses fusils et de ses mitrailleuses et les force à reculer.
Un peu plus tard, le 2e et le 3e Bataillons viennent renforcer le 1er, et à 16 heures, tout le Régiment se porte à l'attaque des bois. Le terrain est complètement découvert, et monte en pente douce. Les hommes s'entassent derrière le remblai d'un chemin ou dans les trous d'obus qui viennent d'être faits. La progression est lente et pénible. L'ennemi s'accroche à la lisière des bois et essaie par ses feux de repousser le 109.
A la nuit, le Régiment pénètre dans les bois pendant que l'ennemi bat en retraite.
Le 14 Septembre, le Régiment est en queue de la colonne. La progression se continue à travers champs dans la direction de Souain. Les patrouilles font savoir que l'ennemi s'est installé solidement sur la ligne Souain-Perthes-les-Hurlus. Le Régiment se forme en position de rassemblement et reste toute la journée en réserve.

Le 15 Septembre, à 10 heures, le Régiment passe en tête de la Brigade avec ordre d'attaquer.
Entre Somme-Suippes et Perthes, le pays ressemble à une série de petites montagnes russes couvertes de sapins plantés en couches régulières, une voie romaine, quelques pistes blanchâtres les traversent. Parfois, une éclaircie permet d'apercevoir le pays blanc et monotone à perte de vue.

Le 3e Bataillon est en tête du Régiment et suit la lisière Est de ces bois. L'artillerie ennemie tape avec violence un peu partout, soulevant des nuages de fumée noire et de poussière blanche. Mais bientôt on aperçoit des monticules de craie, la terre a été creusée. Des tranchées où s'abritent les Allemands apparaissent au Nord de la route de Souain à Perthes. Ces tranchées sont nombreuses et semblent fortement organisées. A 7 heures, une attaque de la 36e Brigade à laquelle prend part le 2e Bataillon, lancée contre les crêtes au Nord-est de Souain échoue.
Cette date du 15 Septembre est importante. C'est la première fois que le 109 se heurte à un système complet de tranchées. C'est le commencement de la guerre de tranchées, de la guerre de nuit incessante et sournoise.
Dans la guerre de mouvement, la nuit force les combattants à l'inactivité et au repos, on ne peut s'aventurer sur un terrain que l'on ne connaît pas. Dans la guerre de tranchées au contraire, le jour force les combattants à se cacher, tandis que la nuit leur permet de sortir de leurs trous et de patrouiller chez l'ennemi. Cette rencontre de tranchées puissamment organisées provoque l'étonnement et le passage de la guerre de mouvement à la guerre de position ne se fait pas sans heurt.
Le 16 Septembre, on essaie à nouveau de s'emparer de ces tranchées que sillonnent de longues lignes blanches les crêtes au Nord de Souain et de Perthes.
Le 109 progresse légèrement au milieu des boqueteaux au Nord de la route de Perthes, en liaison avec le 83e R.I. Vers 15 heures, un violent bombardement ennemi cause de lourdes pertes. Le Lieutenant **MARCHAL**, porte-drapeau, est pulvérisé par un obus. La nuit arrive et l'on établit le bivouac, couvert par des avants postes, au milieu des sapins, en arrière de la route de Perthes.
Le 17 Septembre, à 15 heures, le 109 tente une attaque contre les hauteurs de l'arbre 200, à l'Est de Perthes, avec l'appui de deux bataillons du 21e R. I. et deux bataillons de Chasseurs. Au début, les lignes de tirailleurs dissimulées par les sapins progressent facilement, quelques hommes seulement sont blessés en franchissant la route de Perthes. Mais pour aborder l'arbre 200, il faut traverser un grand espace nu. Des tranchées ennemies qui jalonnent la crête, un feu épouvantable arrête le mouvement offensif.
Le 15 Septembre, le Lieutenant-colonel **SCHMIDT**, qui vient de prendre le commandement du Régiment, donne l'ordre de se retrancher solidement.

Pendant les jours suivants, c'est l'initiation à la guerre de tranchées. On améliore son trou, on s'enterre, on se dissimule à la vue de l'ennemi, on creuse des boyaux pour communiquer avec les voisins. Des batteries viennent s'installer un peu en arrière et renforcer le feu de l'Infanterie. On lance des patrouilles pour vérifier si l'ennemi ne s'est pas replié. Parfois, une sentinelle énervée tire un coup de fusil et met tout le secteur en activité. On se précipite sur ses armes, on tire un peu au hasard, le canon répond, au bout d'une demi-heure, tout s'apaise petit à petit.
Quelques relèves se font entre bataillons : le 1er bataillon va cantonner à Suippes.
Le 24 Septembre, le 109 appuie une attaque du 83e R.I., qui ne donne aucun résultat.
Le 26 Septembre, les Allemands essaient sur la droite une attaque locale qui échoue également sous le feu des bataillons de première ligne. Le soir, le Régiment ramène quelques prisonniers.
Le 27, le 28, le 29 sont des journées calmes, à part quelques fusillades. Le soleil encore chaud produit une heureuse détente chez le combattant. Le 29, on a enfin l'idée de poser des réseaux de fils de fer en avant des points les plus exposés.
Le 30 Septembre, le II/109 participe à une attaque menée par la 26e Brigade avec mission de faire effort sur le bois Sabat pour appuyer l'attaque de la 25e Brigade au Nord de Souain.
Au cours de ce combat, la 9e Compagnie fait preuve d'un courage et d'une opiniâtreté admirables ; elle est en liaison à droite avec la 21/I et à gauche avec la 109/10. A 9 heures, après une vigoureuse préparation d'artillerie, elle se porte en avant, mais se heurte à des tranchées solidement tenues et elle est obligée de se terrer. Entre 12 heures et 14 heures 30, entraînée par ses officiers, dont l'un, le Lieutenant **SOUCHIER** est blessé, elle essaie de déboucher et renouvelle sans arrêt ses tentatives jusqu'à ce qu'elle reçoive l'ordre de stopper, l'attaque de la 25e Brigade ayant échoué.
Le 1er Octobre, le Régiment est relevé par le 83e R. I. et va cantonner Cuperly où il trouve un renfort de 800 hommes et 4 officiers.
On reçoit enfin du linge et quelques vêtements, ce sont les premiers depuis le départ de Chaumont.
Le 2 Octobre, le 109 embarque à Châlons.

Lorette
Octobre 1914-Octobre 1915

Secteur de Loos (Oct. 1914 -Déc. 1914)

Le 4 Octobre 1914, le 109 débarque en Artois, Depuis quelques jours, de durs combats se livrent d'Arras à Lille. Après la Marne, c'est la course à la mer.
Le pays est plat. C'est une immense plaine, hérissée de cheminées, couverte de corons et de puits de mines. Deux routes partent de Béthune vers l'Est. L'une passe à proximité de Vermelles, du Rutoire, de Loos et aboutit à Lens. L'autre passe à Nœux-les-Mines, Aix-Noulette, Souchez et aboutit à Arras. Entre ces deux routes se trouvent de nombreux villages qui se continuent les uns les autres : Mazingarbe, les Brebis, Grenay, Bully-Grenay. Au Sud, c'est le plateau de Notre-Dame de Lorette et à l'Est Liévin, Lens et Givenchy.
De cette plaine éternellement voilée de brumes s'échappent de sourds grondements et des lueurs apparaissent dans la direction de Lens.
Le 5 Octobre, le 109, protégé par des patrouilles de cavalerie, traverse sans difficulté La Bassée.

Le 6, il arrive devant Lens qu'occupe l'ennemi. Les bataillons **de ROINCE** (II/109), **BOUÉDRON** (I/109) attaquent et s'emparent des lisières Ouest et Sud-Ouest.
Loos, avec ses cordons éparpillés, ressemble à une immense étoile de mer et occupe une position importante. C'est pourquoi le lendemain matin, malgré l'accroissement des forces et les travaux de défense de l'ennemi, l'attaque reprend ; le feu de l'artillerie ennemie est intense et les pertes du Régiment sont sensibles. A 20 heures, les Allemands occupent toujours le crassier de la fosse de Loos.
Le 8, à 15 heures, les Allemands attaquent mais ne réussissent à s'emparer que de quelques maisons de la partie Sud-Est ; par contre, ils obligent l'aile droite à reculer. La situation de Loos en pointe avancée devient précaire. De la cavalerie et de l'artillerie viennent renforcer le Régiment. Bombardé de tous les côtés, attaqué au Nord, à l'Est, au Sud, le Régiment résiste, le 9 et le 10, avec un courage admirable, s'accrochant à chaque pan de mur, transformant en nid de résistance chaque coron, chaque crassier.
Dans la nuit du 10 au 11, on décide de s'installer un peu plus en arrière de Loos, de façon à défendre la grande route de Béthune, quelques Compagnies restant à Loos. A la nuit, le Régiment exécute son mouvement ; on a emmailloté les pieds des chevaux et les roues des voitures, on a fixé avec des ficelles les gamelles et les baïonnettes, de façon à éviter tout bruit, le repli se termine sans que l'ennemi s'en soit aperçu.
Le 11, on commence l'organisation défensive de la fosse n° 5 à la fosse n° 7 et le secteur est divisé en trois sous-secteurs dont l'un est donné au Commandant **de ROINCE**, l'autre au Capitaine **CHARPENTIER**, le troisième est confié au Génie. Les Allemands sans arrêt bombardent la fosse n° 5 et l'attaquent jour et nuit, mais se heurtent à l'héroïque résistance des 10e et 12e Compagnies qui sont citées à l'ordre de l'Armée :

« Pour la bravoure qu'elles ont manifestée pendant la période du 9 au 15 Octobre, lors de l'attaque de la fosse n° 5 de Béthune et a des corons y attenant, en résistant énergiquement et en gardant leurs positions, malgré un bombardement violent les prenant de front et d'enfilade et les attaques répétées de jour et de nuit de l'infanterie allemande.»

Pendant ce temps, l'ennemi s'avançait vers le Rutoire et Vermelles et bombardait Mazingarbe. Le soir, les derniers éléments de Loos rejoignent le Régiment un à un en s'infiltrant de maison à maison.
Les jours suivants ne sont pas marqués d'événements importants, fusillades, bombardements par gros calibre; les 105 et les 150 émiettent les corons, mais notre artillerie leur répond efficacement. Du haut des crassiers et des pylônes l'observation est facile. Pendant plusieurs journées, le télémétreur **BELLI** reste seul, juché sur le haut d'un crassier, malgré le tir des mitrailleuses ennemies et contribue puissamment au réglage de nos pièces.
On poursuit l'organisation des fosses 5 et 7, on les encercle de réseaux de fil de fer, on dispose des fougasses à l'aide des nombreux explosifs que l'on trouve sur place.
Du 13 au 17, l'aile gauche française essaie de s'emparer de Vermelles.
Le 20 Octobre, les Allemands attaquent l'usine de la fosse 7, mais doivent céder sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie.
Le 24 Octobre, de nombreux officiers et hommes de troupe, blessés au début de la campagne, rejoignent le Régiment.
Le 26, le Colonel reçoit l'ordre de faire attaquer le Rutoire par un bataillon. Ce bataillon, composé des Compagnies les plus rapprochées, est placé sous le commandement du Capitaine **CHARPENTIER**. A 11 heures 30, l'attaque se déclanche. Sous un feu violent d'artillerie, les Compagnies sont placées face à leur objectif. Le mouvement doit s'exécuter

pour ainsi dire homme par homme, en terrain complètement découvert. La ligne se porte en avant à 14h 30 mais est en prise avec les feux d'enfilade venant des tranchées ennemies qui forment une ligne interrompue de Loos jusqu'à Vermelles. Les lignes de tirailleurs s'arrêtent à 400 mètres du Rutoire et creusent des tranchées.
Le 27, on reprend l'attaque au point du jour et l'on réussit à avancer de 100 mètres.
Le 28, l'ordre arrive de s'emparer du Rutoire en profitant des dernières heures de la nuit. À 5 heures, les lignes de tirailleurs, enlevées par leurs chefs, sortent des tranchées et vont s'anéantir sur les réseaux de fil de fer ennemi. Le Capitaine **CHARPENTIER**, blessé, est remplacé par le Capitaine **HENRY**. On essaie sans succès de poursuivre la progression par infiltration. Au cours de cette journée, tous les chefs de section du bataillon d'attaque sont tués ou blessés.
Enfin le 28 au soir, on reçoit l'ordre de ne pas chercher à s'emparer de haute lutte du Rutoire, mais de progresser par la sape.
C'est désormais une véritable guerre de siège qui commence. On cherche à investir Vermelles en gagnant du terrain pied à pied. On profite de la nuit pour gagner quelques mètres, toute attaque de jour étant reconnue impossible. Le 30 Octobre, la 2e Compagnie arrive à 250 mètres sur le flanc gauche du point d'appui, et dans la même nuit, la section du Lieutenant **REMY** de la 2e Compagnie progresse jusqu'à 100 mètres sur le flanc droit du Rutoire.
Une batterie de 120 et des mortiers de tranchée viennent renforcer le feu de l'infanterie, Tous ces mouvements sont pénibles, longs et coûteux.
Le 3 Novembre, le Régiment descend se reformer aux Brebis et à Mazingarbe.
Le 10 Novembre, le Régiment reprend ses anciens emplacements à la fosse 7, de Béthune.
Dans la nuit du 12 Novembre, le Sous-lieutenant **BIZINGRE** profitant de violentes rafales de vent et de pluie qui obligent l'ennemi à se tenir dans ses trous, réussit à s'emparer de 1a crête qui domine les abords de Loos.
L'occupation des tranchées devient pénible. Le temps est froid et pluvieux. Les boyaux s'emplissent d'eau et de boue. Les bombardements se produisent à intervalles réguliers, les corons tombent en ruines petit à petit. De l'un et de l'autre côté on est à l'affût de l'imprudent qui sortira de son trou.
Celui qui se montre en plein jour est un homme mort.
Le 14 Novembre, le Capitaine **MOULIN** est tué au moment où il lève la tête au-dessus de la tranchée pour vérifier un croquis.
Quelques épidémies se produisent, on est obligé de limiter le séjour dans les tranchées à 3 nuits au maximum.
Les bataillons relevés vont se reposer et se nettoyer dans les environs de Noeux-les-Mines. Quelques attaques partielles, attaques de sections ou de compagnies, permettent de resserrer l'investissement du Rutoire. Pendant ce temps, le 1er Bataillon, commandé par le Capitaine **ROUSSOTTE**, attaque et s'empare du Château de Vermelles et est cité à l'ordre de l'Armée :

« S'est particulièrement distingué à l'attaque du Château de Vermelles, qu'il a courageusement enlevé avec un entrain et une bravoure admirables. »

Le 7 Décembre, des patrouilles envoyées par le Commandant **de ROINCE** rendent compte que le Rutoire est évacué par l'ennemi. On apprend au même moment que Vermelles est également évacué mais que l'ennemi occupe toujours fortement Loos.
A 9 heures, par un vent violent et une pluie torrentielle, les Compagnies de première ligne prennent possession du Rutoire.
On constate le 5 Décembre que l'ennemi s'est retiré sur une deuxième position, le long de la crête Loos-Haisnes.

Les jours suivants se passent en fusillade intermittente, la circulation dans les tranchées devient impossible, les hommes s'enlisent dans la boue jusqu'aux genoux.
Le 20 Décembre, profitant du brouillard, le II/109, commandé par le Capitaine **ROUSSOTTE**, et le 21e B.C.P. se lancent à l'attaque de la 2e ligne allemande sans aucune préparation d'artillerie. Le 21e B.C.P. est refoulé dans ses tranchées par le feu violent de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies.
Les 6e et 8e Compagnies du 109 réussissent à progresser pendant 70 mètres et la 5e pendant 30 mètres, aidées par le feu de la 7e Compagnie. Avec une ténacité admirable, ces Compagnies se cramponnent au terrain et commencent des tranchées à 60 mètres des lignes allemandes. Pendant cette attaque, il y eut 54 tués et 150 blessés.
Dans la nuit de Noël, le Régiment est relevé par le 17e et 20e B.C.P.

Secteur de Noulette (Déc. 1914-Mars 1915)

Après quelques jours passés à Mazingarbe, le 109 remonte en ligne dans le secteur de Noulette, au Sud du secteur de Loos, à cheval sur la route de Béthune à Arras.
Les trois bataillons alternent entre les tranchées Noulette et Nœux-les-Mines. C'est la vie de tranchée dans toute son horreur ; la vie dans la boue gluante où les hommes s'enlisent et disparaissent ; l'un se noie dans un trou d'obus, l'autre est tué à son créneau d'une balle venue traîtreusement on ne sait d'où. Chaque jour un officier, quelques hommes de troupe sont blessés ou tués ou évacués pour des pieds gelés. La pluie et le vent continuent sans arrêt. La glaise diluée qui couvre les chemins rend les communications presque impossibles. Le séjour à Noulette, constamment bombardé, est presque aussi pénible qu'aux tranchées qui s'éboulent de place en place.
Le 29 Janvier, le 109 participe au service des tranchées dans le secteur N.-O. du bois de Berthouval, qui par la suite prend le nom de secteur de Souchez, un peu au Sud de Noulette, le long de la route d'Arras.
Le 1er Février, le Général en Chef **JOFFRE** passe en revue le 1er et le 3e Bataillon et remet la Médaille Militaire aux Sous-lieutenants **BRUCHON** et **DORMOZ** et à l'Adjudant-chef **MOURRAT**. Le mois de Février se passe à Souchez dans le brouillard et la pluie.

Secteur de Lorette (Mars 1915-Sept. 1915)

Le 5 Mars, la 13e Division reçoit l'ordre de relever la 43e Division dans le secteur de Lorette.
Le 6 Mars, le 109 ayant quitté ses anciens cantonnements, fait halte à Petit-Servins. La relève commence immédiatement et se termine le 7 au matin.
Lorette est un grand plateau lugubre exposé à tous les vents. Au centre du plateau se trouve une toute petite chapelle ; à ses pieds se groupent des villages vides et démolis: Ablain-St-Nazaire, Souchez que traverse la route de Béthune à Arras, au Sud Carency, au N.-E. Angres et Lens. En arrière du plateau de Lorette se trouvent le bois de Bouvigny, dont les arbres déchiquetés par les obus ressemblent à de grandes perches et de nombreux villages miniers : Bouvigny, Verdreis, Hersin, Barlin, Bruay. Autour de la petite chapelle, des boyaux s'enchevêtrent, trous pleins de boue et d'eau, dont le principal est le boyau Lapade, des tranchées dont les parapets ébranlés sont remplacés par des cadavres : Fond de Buval, Blanche-Voye, Les Arabes, le Grand Eperon, Eperon Mathis.
C'est dans ce secteur, couvert d'un brouillard humide et froid, que monte le 109.

Dès le 7 Mars, l'ennemi manifeste une grande activité dans les tranchées en face de Lorette et attaque le 5 Mars, à 5 heures, le bataillon **de ROINCE**. Surprises par cette attaque brusque, quelques Compagnies reculent, laissant aux mains de l'ennemi un certain nombre de prisonniers. A 15 heures, le Commandant **de ROINCE,** en tête de la 1er et de la 5e Compagnie contre-attaque et refoule l'ennemi.
Le 10 Mars, les Allemands essaient à nouveau de s'emparer des tranchées qu'ils ont dû abandonner, mais leur attaque est déjouée par la vigilance des troupes de première ligne. Le Caporal **GARREAU**, du 2e Bataillon, entre autres, fait preuve ce jour-là d'une bravoure enjouée et pleine de sang-froid ; brusquement, il se trouve nez à nez avec un officier boche qui braque sur lui son revolver. **GARREAU** a un fusil plein de boue qui ne fonctionne pas, il vise néanmoins et maintient en respect le boche qui n'ose bouger, il recule pas à pas jusqu'à un boyau voisin dans lequel il saute et s'éclipse aux yeux du boche ahuri qui tire, mais trop tard.
La rigueur de la température immobilise les combattants et provoque de nombreux cas de pieds gelés.
Dans la nuit du 22 au 23 Mars, 2 sections de la 9e Cie et 2 sections de la 10e Cie essaient de s'emparer par surprise d'une tranchée ennemie. Les Allemands vigilants s'efforcent de les arrêter par un violent barrage de minenwerfer. Les sections arrivent néanmoins en rampant jusqu'à 25 mètres des lignes ennemies, mais là elles sont éventées par la lueur des fusées éclairantes et reçues à coups de fusils et de grenades. Obligées de réintégrer leurs tranchées, elles reculent en rampant et face à l'ennemi jusqu'à leur point de départ, laissant 25 hommes sur le terrain. En raison de la pluie persistante qui noie tout le secteur de Lorette, les relèves se font toutes les 48 heures. Les Compagnies relevées vont se reposer dans de pauvres villages ; Petit-Servins, Verdrel, Hersin.
Rien n'est comparable à la relève, un soir de pluie.
Noir comme dans un four. On marche, on glisse, on tombe, on se relève en jurant, on a perdu la file, on se fait pousser, bousculer, on saisit pour ne plus se perdre la courroie de charge de l'homme qui précède, il vous rejette d'une bourrade. Qu'il fait donc chaud dans ce boyau ! Chute à droite, chute à gauche, un fil téléphonique vous prend à la gorge, une planche en travers vous accroche le pied, et on se fait encore dire par le sergent qu'on ne va pas assez vite. Ce n'est plus un soldat, c'est de la boue qui marche.
Le 1er Avril, le Général en chef **JOFFRE** remet à Nœux-les-Mines, la Croix de la Légion d'Honneur au Capitaine **PIEYRE**, Commandant la 109/3 et au Lieutenant **BIZINGRE**, Commandant la 109/4.
Le 15 Avril, les 1er et 4e Compagnies, soutenues par les 2e et 3e, s'emparent de la position dite de l'Y du Grand Eperon. Cette attaque qui avait déjà été tentée par un autre régiment n'avait pas réussi. Le 1er Bataillon du 109, avec un courage hors pair, réussit à s'emparer en quelques minutes de ses objectifs et à faire 200 prisonniers. Le soir, il repousse trois contre-attaques ennemies.
Le, lendemain, il reçoit les félicitations du Général Commandant le Corps d'Armée.
Les 1re et 4e Compagnies, les sections de grenadiers reçoivent une citation à l'ordre de l'Armée, avec le motif suivant :

« Le 15 Avril, ont exécuté, avec une ardeur et une bravoure hors de pair, une attaque dirigée contre des tranchées allemandes très fortement organisées, s'en sont brillamment emparées en y faisant de nombreux prisonniers et en ont maintenu la possession, malgré trois vigoureuses contre-attaques et un bombardement d'une extrême violence.»

Le 8 Mai, on apprend que la Xe Armée doit faire une offensive générale. Cette offensive est fixée, au lendemain 9 Mai. C'est la 25e Brigade qui attaque dans le secteur de Lorette, soutenue par les feux de la 26e Brigade sur les lisières Nord d'Ablain-Saint-Nazaire, afin de prévenir toute contre-attaque.
Le plateau est un immense chaos de boue et d'eau. Les boyaux sont impraticables, les tranchées planchées et cloisonnées de cadavres.
Le 9 Mai, à 10 heures, après une préparation d'artillerie de 4 heures, les troupes d'attaque se portent en avant. Les premières lignes allemandes sont conquises. Le 10 et le 11, l'offensive se poursuit, sous un violent bombardement ennemi. Deux officiers du Régiment sont tués par un obus au Grand Eperon.
Le 13 Mai, au lever du jour, Ablain-Saint-Nazaire est évacué par l'ennemi qui y met le feu. La 13e Division reçoit alors l'ordre de pousser vigoureusement l'offensive dans la direction de Souchez.

Les bataillons **de ROINCE** et **d'HAUTEVILLE** attaquent par l'arête Sud de Lorette dans la direction de la Sucrerie de Souchez. Le 1er Bataillon passe à la disposition de 25e Brigade. Le Général Commandant la 26e Brigade passe la direction de l'attaque déjà lancée au Lieutenant-colonel **SCHMIDT**. Malgré l'élan admirable du 3e Bataillon, le mouvement offensif qui n'avait ni été préparé, ni soutenu par l'artillerie n'aboutit pas. Le Commandant **d'HAUTEVILLE** est grièvement blessé. Le Lieutenant **BON** meurt en criant à son adjudant qui veut l'emporter : « Laissez-moi, votre place est à la tête de votre section. Retournez-y. » Deux autres Officiers du 3e Bataillon sont blessés dont un, le Lieutenant **VERNAY**, mortellement.
Le 2e Bataillon réussit, malgré un violent tir de barrage, à avancer dans l'axe de la chapelle de Notre-Dame de Lorette. Le Commandant **de ROINCE** est blessé, trois de ses officiers sont tués. Le Capitaine **de GABRIAC**, les Lieutenants **ROUDNISTRY** et **OSSEDAT**, quatre autres sont blessés. Le Sous-lieutenant **COMPAGNON**, qui arrivait du dépôt, est tué. Malgré tout, le 2e Bataillon progresse. Le Lieutenant **NORMAND**, voyant son Chef de bataillon tomber en a pris le commandement et l'entraîne en avant, mais par suite des difficultés de communication, on ignore pendant 48 heures sa situation exacte.
Pendant 5 jours, les détachements de la 5e, 7e et 8e, sous les ordres du Lieutenant **WINTZEL**, les Sous-lieutenants **BERLIN** et **CHAPELIER** restent sans communications et sans ravitaillement, dissimulés dans des trous d'obus pleins de boue et d'eau, au milieu du « no man's land. »
Le 13 Mai, à 17 heures, le , Général en Chef donne l'ordre de continuer l'attaque et le mouvement en avant se poursuit dans la direction de Souchez.
Le 3e Bataillon, avec quelques rares survivants du 2e Bataillon, réussit à s'accrocher, à la crête du plateau de Lorette.
Pendant la journée du 14, l'artillerie allemande continue à battre tout le plateau. Le Lieutenant **BIZINGRE** et le Sous-lieutenant **DRIAVIGRETTE** sont tués par un obus.
Dans la nuit du 14 au 15, l'offensive reprend. Les éléments un peu mélangés occupent le ravin d'Ablain. Les Allemands repèrent les positions par avion et les bombardent sans arrêt. Le 15 Mai, l'ordre d'opérations reçu à 15 heures prescrit de se consolider sur la position. Le 15 Mai, le 109 est relevé et descend au repos à Houdain.

« Epuisés, à bout de forces physiques et morales, réduits à des effectifs infimes, privés de presque tous leurs cadavres, les bataillons du 9 Mai viennent de céder la place à d'autres. En les voyant passer à la Forestière, au matin des relèves, nous saluons en eux les survivants de la plus rude bataille de l'histoire militaire du monde entier : celle où les raffinements du progrès se sont compliqués, si l'on peut dire, des simplicités du combat antique ; celle où toutes les horreurs se

sont additionnées ; celles où il n'y a pas eu trop d'armes pour faire couler le sang, où le « couteau de tranchée » est venu frapper ceux qu'avaient épargnés la balle, l'obus ou la grenade! »

Henri Réné

La 13e Division est citée à l'Ordre de l'Armée :

« Sous l'impulsion énergique de son chef, le Général de CADOUDAL, a enlevé de haute lutte la position de Notre-Dame de Lorette, et s'y est maintenue avec un courage héroïque, sous un bombardement ennemi d'une intensité exceptionnelle. »

Dans la nuit du 27 au 28 Mai, le 109 remonte en secteur. On essaie, pendant cette période, de consolider le gain de la dernière offensive, particulièrement en avant de la Chapelle de Notre-Dame de Lorette où la situation est précaire. Les 1re et 6e Compagnies, appuyées par les 2e et 5e Compagnies, sont chargées de s'emparer des ouvrages du chemin de la chapelle. Des têtes de sapes ont été construites. Les Compagnies, dans la nuit du 29 au 30, au signal de 3 fusées blanches, débouchent et se portent en avant. Après avoir gagné une vingtaine de mètres, les Compagnies sont obligées de s'enterrer et la progression se poursuit à la sape. Dans la nuit, les Compagnies du 1er Bataillon sont relevées par des Compagnies du 2e Bataillon. Elles doivent s'emparer de la position par n'importe quel moyen. Le 31, à 20 heures, l'attaque, précédée d'une préparation d'artillerie, se produit. Dévoilées brusquement par les fusées éclairantes, les Compagnies reçoivent un violent feu de mousquetons et un barrage de minen. La 5e Compagnie réussit, en se protégeant avec des sacs à terre et en répondant au jet de bombes par le lancement de grenades à main, à avancer. Mais les autres Compagnies s'immobilisent et s'enterrent, 2 officiers sont, blessés, 17 hommes sont tués et 50 blessés.

Le 1er Juin, la progression à la sape continue. On doit, après s'être emparé « par surprise de nuit » des ouvrages du chemin de la Chapelle, pénétrer jusqu'au fond de Buval. L'ennemi manifeste une certaine activité. Par crainte d'une attaque de sa part, l'opération offensive ne se produit que le 2 Juin. L'ordre est donné de réduire ces ouvrages « à tout prix et quoique cela doive coûter. »

A 22 heures, la 9e et la 3e Compagnies, appuyées par la 1re et la 4e Compagnies, des sections de grenadiers et du génie, commandées par le Commandant **COLLET**, débouchent des têtes de sape. Mais à peine la crête est elle dépassée qu'une pluie de fer et de feu couche les vagues d'attaque. Néanmoins, une par une, les sections des 4 Compagnies sont lancées en avant, Le combat se poursuit acharné jusqu'au lever du jour, les survivants se cramponnent et s'enterrent sur les positions conquises. 2 officiers, un aspirant, 35 hommes sont tués et 100 hommes blessés.

Le 4 Juin, le 109 descend en repos à Verdrel et à Olhain.

Le 14 Juin, le Lieutenant-colonel **DELESTRE**, qui vient de remplacer le Lieutenant-colonel **SCHMIDT**, nommé au Commandement de la 26e Brigade, communique aux Chefs de Bataillon et aux Commandants de Compagnie, un ordre d'opérations fixant une attaque d'ensemble imminente. L'attaque doit être dirigée par le Lieutenant-colonel **SCHMIDT**.

Le 15, le Régiment remonte sur le plateau. Le 1er Bataillon, commandé par le Capitaine **PIEYRE**, traversant des boyaux bouleversés par l'artillerie allemande et encombrée de vivants et de cadavres, gagne ses emplacements de départ. Le 2e et le 3e sont en réserve. L'objectif est le chemin creux d'Abtain à Angres.

Le 16 Juin, au matin, le Colonel va reconnaître les emplacements des unités d'attaque. A 11 heures, l'heure est fixée à 12 h. 15, la circulation est devenue impossible dans les boyaux et les tranchées surpeuplés.

A l'heure fixée, les Compagnies du 1er Bataillon s'élancent avec un ensemble superbe et s'emparent des trois premières tranchées que l'ennemi surpris abandonne en laissant deux mitrailleuses et un nombreux matériel, mais le tir de son artillerie nous cause de lourdes pertes. Les Sous-lieutenants **DORMOY** et **HERARD** sont tués et 3 officiers blessés. Le 2e Bataillon se porte en avant pour alimenter l'attaque, mais il ne dispose que d'un unique boyau à demi effondré par les obus, encombré de morts et de blessés, et il ne progresse que très lentement. Il subit de grosses pertes et deux de ses officiers sont blessés. C'est seulement le soir, à 21 heures, que le Lieutenant **WINTZEL**, avec une quarantaine d'hommes, parvient à renforcer les éléments les plus avancés. Pendant toute la nuit du 16 au 17, les attaques se poursuivent. L'ordre du Général Commandant le Corps d'Armée est d'atteindre l'objectif « à tout prix en engageant toutes ses forces. »
Le 17 Juin, au matin, la situation est assez confuse. Presque tous les agents de liaison ont été tués ou blessés. Les éléments du 1er du 2e bataillons sont dispersés sur les flancs Est du plateau. A 22 heures, la 6e et la 8e repartent à l'attaque. Au lever du jour, l'objectif n'a pas encore pu être atteint. A 13 heures, le Général Commandant le C.A. donne l'ordre de s'emparer du chemin d'Ablain à Angres dans les 24 heures. A 17 h. 30, la 6e et la 8e progressent de vingt mètres, puis sont arrêtées. Une nouvelle attaque est prescrite à 23 heures mais n'a pas lieu, à cause de la faiblesse des effectifs.
Dans la nuit du 19 au 20, le Régiment est relevé, puis transporté à Pief pour se reformer. Le 21e Corps d'Armée et la 13e Division sont cités à l'Ordre, de l'Armée :

« Sous le Commandement du Général Maistre ont fait preuve, au cours d'attaques renouvelées pendant plusieurs semaines consécutives et sous un bombardement intense et continu de jour et de nuit de l'artillerie ennemie, d'une ténacité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. »

Dans la nuit du 39 au 30, le 109 remonte dans le secteur de Lorette. Les fusillades et les bombardements sont toujours incessants. Les bataillons travaillent la nuit, approfondissent et consolident les tranchées et les boyaux, posent des défenses accessoires, enterrent les morts qui se dessèchent au soleil et emplissent l'air d'odeurs nauséabondes.
Quelques petites attaques se produisent de l'un et de l'autre côté. On prend possession d'un bout de tranchée que l'ennemi reprend le lendemain et vice-versa.
Les bataillons prennent le secteur à tour de rôle. Le 11 Juillet, on accorde les premières permissions de détente. On reprend l'instruction pour les Compagnies au repos.
Le 27 Juillet, le Régiment retourne cantonner à Fief.
Dans la nuit du 23 au 24, tout le 109 remonte dans le secteur de Lorette. Le plateau est moins agité et les tranchées mieux organisées. Des travaux d'approche sont poussés activement en vue d'attaques ultérieures.
Le 24 Septembre, on apprend que le jour d'attaque est fixé au 25. Dans la nuit, le 3e Bataillon, bataillon d'attaque, occupe les parallèles de départ au Sud de la route d'Arras. Le 1er Bataillon est placé eu réserve et le 2e Bataillon en réserve de Division au Fond de Buval. Après une préparation d'artillerie de quatre heures, à. 12 h. 25, le 3e Bataillon, commandé par le Commandant **de ROINCE**, quitte ses parallèles de départ. Malgré un violent feu de mitrailleuses, les premières lignes allemandes et la halte de Souchez sont enlevées. Le Régiment ramasse une centaine de prisonniers, mais les pertes sont élevées, trois officiers tués et trois blessés. Des patrouilles, envoyées pendant la nuit constatent que les Allemands ont évacué Souchez. Le 26 Septembre, au matin, le Colonel Commandant la 26e Brigade reçoit l'ordre de monter avec tout son monde sur la crête de Givenchy. Le 2e et le 3e Bataillons commencent leur mouvement en

plein jour. Leur enthousiasme et leur confiance arrachent l'admiration. Malgré les feux des mitrailleuses et le mauvais état du sol, qui est un véritable marais, des éléments de la 5e , 8e, 12e, franchissent la Souchez.
« Ils viennent d'apercevoir les fuyards montant la côte de Givenchy, à l'abri d'un chemin creux : ils se précipitent à leurs trousses et, avant qu'ils aient pu se réorganiser dans les « tranchées de Halle et de Leipzig », prennent pied jusqu'au milieu des pentes, s'installent dans deux boqueteaux qui forment là d'excellents points d'appui, s'étalent en tache d'huile à droite et à gauche et affirment par leur attitude, une inébranlable volonté de ne céder le terrain à aucun pris. Des fanions aussitôt piqués dans le sol jalonnent ces nouvelles positions et permettent à l'artillerie d'établir en conséquence des tirs de barrage et de destruction, » Henri René.

Le Capitaine **BOUEDRON** est tué et deux officiers blessés.

Pendant la nuit, les 2e et 3e Bataillons se portent sur les pentes Est de la Souchez, aux lisières du bois de Givenchy.
L'ordre d'opérations du 26 prescrit de « s'engager à fond pour enlever d'assaut l'ouvrage de la Déroute et les organisations à l'Est. » A 14 heures, après une préparation rapide et intense d'artillerie, les vagues d'assaut s'élancent. Le Lieutenant-Colonel **DELESTRE** est en tête de la première vague. Dès le début de l'action, il est blessé d'une balle à la cuisse droite. Le Commandant **BOREAU de ROINCE** prend le commandement du Régiment.

La résistance farouche de l'ennemi, les tirs d'enfilade des mitrailleuses ennemies du Bois en Hache, les réseaux de fil de fer que l'artillerie n'a pas détruit arrêtent la progression. Les pertes sont dures, la plupart des chefs de sections sont tués ou blessés. Le Sous-Lieutenant **DUBOS** est tué, 3 officiers blessés.

Le 28 Septembre, le 109 est renforcé par un bataillon colonial. Après une forte préparation d'artillerie, les 2e et 3e Bataillons repartent à l'attaque des objectifs de la veille. Aujourd'hui, il nous faut le «fortin.» Il ne sera pas dit que cette héroïque brigade ne l'aura pas eu, elle qui s'est ainsi jetée tout droit sur un obstacle formidable, bravant l'invraisemblance et l'impossibilité même. Rien n'arrête des régiments d'une pareille trempe. » (Henri René). D'un seul bond, malgré des pertes énormes, les deux bataillons atteignent le fortin, la Garde Prussienne l'occupe et le défend avec une énergie désespérée. Pendant une demi-heure se livre une terrible lutte à la grenade. Après un combat acharné, nos soldats sont enfin maîtres de la position,
« C'est bien là le couronnement de l'assaut, le plus formidable assaut que troupes aient peut-être jamais donné, sur un terrain hérissé d'ennemis passés maîtres pour la chicane et d'obstacles redoutables entre tous, l'assaut le plus méritoire et le plus glorieux, car il s'est avancé en flèche de la ligne de bataille et droit sur l'ouvrage fortifié qui en constituait l'une des plus puissantes défenses.» H. R.
Deux chefs de bataillon ont été tués, 5 officiers tués, 11 officiers blessés.
Pendant la nuit, sous une pluie battante, on organise la position.
Le 22 Septembre, le Régiment est relevé par les Coloniaux, mais dans la nuit arrive un message nu 21e Corps d'Armée ; le Régiment Colonial a besoin, d'être soutenu, nos succès risquent d'être compromis s'il n'est pas appuyé. Le Général **MAISTRE** fait appel au 109 pour fournir des volontaires qui retourneront immédiatement aux tranchées qu'ils viennent de quitter.
Le Lieutenant-Colonel réunit les Commandants de Compagnies et leur communique le message. Une heure plus tard ce ne sont pas 300, mais près de 400 hommes qui se

sont offerts spontanément pour l'œuvre de dévouement qu'on leur demande. Le Capitaine **MARNI**, Commandant la 4e Compagnie, réclame, l'honneur de marcher à leur tête.
Le 1er Octobre, à 8 heures du matin, le détachement refait le chemin parcouru la veille au soir. Il reste 3 ou 4 jours aux tranchées, et grâce à son aide, la position est maintenue intégralement, malgré les attaques répétées des Allemands.
Plein d'admiration pour ces braves, le Général Commandant le 21e Corps d'Armée décide qu'ils seraient tous cités à l'ordre du jour.
Le 30 Septembre, le Chef de Bataillon **BOREAU de ROINCE** est promu Lieutenant-Colonel et nommé au commandement du Régiment.
Le 2 Octobre, le 109 est félicité par le Général **MAISTRE**, Commandant le 21e Corps d'Armée pour la belle ardeur et le magnifique héroïsme dont il a fait preuve au cours des derniers combats et reçoit la citation suivante :

« Régiment qui, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Delestre, blessé le 3e jour, a donné le plus magnifique exemple d'allant, d'héroïsme et de ténacité, combattant victorieusement à l'avant-garde de la brigade pendant 5 jours, faisant tomber d'un seul élan les formidables défenses accumulées par l'ennemi devant Souchez et qui, malgré des pertes extrêmement élevées, s'était lancé, le soir du 5e jour, sous le commandement du Commandant Boreau de Roince dans un ouvrage formant réduit de la défense ennemie aux cris de : Vengeons nos morts. »

Le 5 Octobre, le 109 reprend ses positions sur les rives de la Souchez, bouleversées par de fréquents bombardements.
Le 11 Octobre, une attaque est exécutée sur la rive droite de la Souchez. Après une préparation d'artillerie de deux heures, à 16 h. 45, le 1er bataillon part à l'assaut dans la vallée de Souchez et le 3e bataillon sur Givenchy.
La riposte est violente et nos pertes sensibles dès le début de l'attaque. A sa sortie des tranchées, le 1er bataillon est arrêté par le feu des mitrailleuses du Bois en Hache.
Le 3e bataillon réussit à s'emparer de ses objectifs et de 50 prussiens du 3e Régiment de la Garde. L'avance continue pendant la nuit, mais se heurte aux réseaux de fil de fer intacts. Le 12 Octobre et les jours suivants, l'ennemi arrose d'obus de gros calibre nos positions.
Le Sous-Lieutenant **GUILLAUME** est tué et plusieurs officiers blessés.
Le 14 Octobre, le 109 est relevé et transporté à Henchin.
Le 22 Octobre, le Régiment est rassemblé à la sortie de Thienlaye, contre la route nationale de Saint-Pol à Béthune, pour recevoir la Croix de Guerre avec palme du Général Commandant la 10e Armée, Le Général **de BOUILLON**, Commandant la 13e Division, arrive le premier, après avoir salué et embrassé le Drapeau, il remercie le Régiment de son héroïsme au cours des derniers combats. Le Général **DURBAL** qui arrive ensuite, décore le Drapeau et le Lieutenant-Colonel **de ROINCE**. En quelques paroles brèves, il félicite le Régiment de ses magnifiques faits d'armes et termine par ces mots : « Je suis fier de commander à de tels soldats. »

Secteur du Bois en Hache et Secteur du Bois de Givenchy (Nov.-Déc. 1915)

Le 5 Novembre, le 109 reformé retourne sur le plateau et prend le secteur du Bois en Hache, véritable charnier où les morts servent de protection aux vivants.

La nuit, les bataillons élargissent et rendent praticables les boyaux ou placent des défenses accessoires, De temps en temps, des 77 ou des torpilles s'abattent sur le secteur. Le mauvais temps recommence et l'eau et la boue envahissent les tranchées et les boyaux. Les relèves se font toutes les 24 heures et à découvert, pour éviter de trop grandes fatigues et des enlisements.
Le 23 Novembre, le Régiment est relevé du Secteur du Bois en Hache pour remonter, le 29 Novembre, dans le secteur du Bois de Givenchy, au Nord du précédent. La encore, les tranchées pleines d'eau s'éboulent. Au début de Décembre, le temps se met au beau et permet de vider petit à petit les tranchées et de refaire les parapets ; mais le 12 la pluie recommence et le travail est détruit. Le bombardement intermittent de l'ennemi cause quelques pertes, dont le Lieutenant **d'EUDEVILLE**.
Le 22 Décembre, le 109 est relevé définitivement. Il quitte le sinistre plateau de Lorette, après une bataille de 12 mois.

Verdun

4 Mars 1916 - 21 Mars 1916

Le mois de Janvier et le commencement de Février se passent en manœuvres au Camp de Saint-Riquier.
Le Régiment est reformé et recomplété. C'est le premier grand repos depuis le début de la campagne.

Le 22 Février, le 109 embarque pour une destination inconnue.
Le 26, le Régiment débarque à Revigny. L'offensive allemande vient de se déclancher. Le Régiment fait mouvement dans la direction de Verdun. Le 4 Mars au matin, il arrive à la caserne Bevaux.
Le Lieutenant-Colonel **de ROINCE**, les Chefs de Bataillon : Commandant **NORMAND**, Commandant **HUCHER**, Commandant **d'HAUTEVILLE** vont reconnaître le secteur à l'Est du fort de Douaumont, où le Régiment monte dans la nuit du 4 au 5 Mars.
Le ciel est en feu et la terre jonchée de débris, arbres abattus, caissons retournés, maisons éventrées. L'air est empesté de l'odeur fade des cadavres d'hommes et de chevaux à laquelle se mêle l'odeur des gaz lacrymogènes. Au vacarme infernal des départs et des arrivées se joignent les cris lugubres des blessés et des mourants.
Au milieu de la nuit, la relève avance péniblement, parfois dispersée par l'arrivée d'une rafale de 150. On ne rencontre ni boyau ni tranchée. On suit en file indienne au milieu des trous d'obus. Au lever du jour gris et froid, on arrive à ces emplacements qu'occupent des tirailleurs, des trous dans lesquels il faut se faire tout petit car l'ennemi est à quelques mètres.
Le 2e Bataillon, avec deux Compagnies de mitrailleuses, est en première ligne ; il occupe un monticule boisé au pied du fort de Douaumont, flanqué de deux redoutes. C'est le bois de la Caillette.
Les Allemands occupent le fort et sont à quelques mètres des lignes françaises. Le terrain très accidenté descend au Sud et à l'Est rapidement et forme un grand ravin boisé où passe un Decauville : c'est là que sont placés les bataillons de réserve.
Une grosse masse sombre domine le village et l'étang de Vaux, c'est le fort contre lequel les Allemands se sont brisés. Plus en arrière, Fleury et le fort de Lonville que les obus de gros calibre encerclent de fumée.

Les 5 et 6 Mars sont des journées calmes. Le Régiment n'a pas de perte. Les hommes creusent leurs trous, enterrent les nombreux cadavres de tirailleurs qui jonchent le terrain. C'est le calme précédant l'orage.
Le 7 Mars, à 6 heures, commence un violent bombardement dont l'intensité croît sans cesse. De 12 heures à 19 heures, tout le secteur de la Caillette ressemble à un volcan en éruption. Les arbres tombent brisés comme des allumettes. Des 350 et des 420 s'écrasent sur le fort de Vaux, tandis que les 150 s'accumulent dans le ravin de la Caillette, infligeant de lourdes pertes aux réserves, La nuit est calme.
Le 8 Mars, à 6 heures, le bombardement devient de plus en plus violent. A 11 heures, se faisant précéder de jets de liquides enflammés, l'infanterie allemande attaque. Les Compagnies du centre reculent devant la nappe de flammes, laissant un certain nombre des leurs en partie brûlés aux mains de l'ennemi.

Les deux redoutes des ailes, défendues par des poignées de braves et deux Compagnies de mitrailleuses résistent. « On ne passe pas. » Le Lieutenant **WINTZEL**, debout sous le feu de l'ennemi qui l'attaque par devant et par derrière, rassemble une trentaine d'hommes qui, d'instinct, se sont massés autour de lui. « A genoux » et comme s'il était sur un terrain d'exercice, il leur commande des feux par salves. « Au temps », car le mouvement a été mal exécuté et il le fait recommencer.
L'ennemi hésitant devant tant d'audace s'arrête. Un peloton de mitrailleuses de la C. M. 2 commandé par le Sous-Lieutenant **de FAYE** le prend d'enfilade et lui inflige des pertes sanglantes. A la C. M. 1 le sergent mitrailleur **BELLI** voyant tous ses servants tués prend la place du tireur et arme la pièce trois fois sans résultat. Les Boches sont à 30 mètres de lui et le somment de se rendre. **BELLI** enlève la pièce de son trépied et l'emporte sous le feu de l'ennemi pour la réparer un peu plus loin. Il revient ensuite se mettre en batterie. Un caporal brancardier, entraîné par l'exemple de ses voisins, arrache son brassard, prend le fusil d'un tué et se met à faire le coup de feu. Ce sont là quelques cas de courage individuel parmi tant d'autres qui montrent l'admirable sacrifice de ces combattants.
A midi, les deux redoutes tiennent toujours, elles sont presque complètement encerclées, encombrées de blessés que l'on ne peut évacuer, entourées de monceaux de cadavres. Leurs défenseurs sont couverts de poudre et de sang.
A 13 heures, le 1er et le 2e bataillons s'élancent d'un élan irrésistible à la contre-attaque. Ils bondissent hors du ravin de la Caillette où les cadavres sont ensevelis sous les abris éventrés ou bien jonchent la voie ferrée dont les rails sont tordus ou déchiquetés. Ils gravissent la pente, malgré le bombardement dont la violence n'a pas cessé, traversent le bois de la Caillette dont les arbres abattus forment un fourré inextricable, attaquent l'ennemi avec l'énergie du désespoir et le rejettent sur notre ancienne première ligne.
La liaison entre les deux redoutes et les bataillons est rétablie. L'attaque allemande a échoué. Pendant la nuit, on regroupe les unités décimées par de lourdes pertes : 31 officiers et 778 hommes ; le Commandant **d'HAUTEVILLE** est tué et le Commandant **NORMAND** blessé. La journée du 9 Mars est calme. Le 10, le bombardement reprend à 14 heures et l'ennemi déclanche une attaque à 15 heures, qui échoue complètement sous le feu des fantassins et des mitrailleurs.
Le 11 Mars, le Régiment descend se reformer à Houdainville. Il remonte en ligne le 16 Mars, dans le même secteur, au-dessus de l'étang du ravin de Vaux. Malgré les quelques renforts qu'il a reçus, il ne se compose que de deux bataillons et d'une compagnie et demie de mitrailleuses. La relève, qui se fait à découvert, est pénible, à cause du bombardement continu. La journée du 17 est calme, mais le 18, à 6 heures et à 12 heures 30, les Allemands attaquent, précédés de jets de liquides enflammés, mais se heurtent à une ligne inébranlable. Le bombardement par obus de

gros calibre continue sur les arrières : le Médecin-Major, chef de service, **VINCENT** est tué au fort de Souville.
Le lendemain le Capitaine **LUBINEAU**, Commandant le 1er Bataillon et trois de ses officiers sont ensevelis avec toute une Compagnie sous les décombres d'une maison de Fleury.
Le 21 Mars, le Régiment, réduit à peu près au tiers de son effectif, est relevé et embarqué en camions.

Champagne

Secteur de Tahure et du Mont Muret (6 Avril-21 Juillet 1916)

Après quelques jours de repos dans la région de Bar-le-Duc, le 109 est transporté par chemin de fer en Champagne. Le Régiment revient sur les champs de bataille où il s'est battu en 1914. Il débarque à Saint-Hilaire-du-Temple, cantonne le 21 Avril à Somme-Suippes et monte dans le secteur de Tahure.
Au cours d'une reconnaissance des tranchées blanchâtres qui jalonnent la butte de Tahure, les Sous-Lieutenants **de GRAMMONT** et **EYSGHEN** sont tués par un obus.
Le secteur est calme. On se perd au milieu d'un dédale inextricable de tranchées et de boyaux, les vêtements prennent la teinte blanche et crayeuse du pays. Les premières lignes sont très proches de l'ennemi et exposées aux grenades et aux torpilles. Des grondements sourds entendus la nuit font croire à l'existence de mines qui rendent la situation inquiétante. A l'arrière, des bois sombres de pins camouflent des camps, camp F., le camp du Veau crevé, où se tiennent les réserves. Des Decauvilles viennent la nuit jusqu'à la ligne ravitailler en vivres et munitions.
Le 2 Mai, le Régiment relève le 410e R. I. dans le secteur du Mont Muret, à l'Ouest du précédent. Ce nouveau secteur est composé de boyaux profonds, de tranchées et d'abris solides. Le Régiment y reste Jusqu'à la fin de Juillet sans qu'il y ait eu grande activité offensive de part et d'autre. D'un poste d'écoute à l'autre on se lance des grenades, les patrouilles se rencontrent la nuit au milieu des réseaux de fil de fer.
Une nuit, le 27 Juin, l'aspirant **BELLILLE** et le caporal **LOAREC**, sans en avoir reçu l'ordre, quittent le petit poste, traversent les réseaux de fil de fer et revolver au poing pénètrent dans les lignes ennemies. À leur approche 4 allemands s'enfuient. Ils démolissent à coups de grenades le poste d'écoute allemand et reviennent aux lignes françaises. Parfois on alerte dans la crainte d'une attaque qui ne se produit pas. A intervalles réguliers des bombardements se produisent presque toujours sur les mêmes points pour démolir un ouvrage ennemi ou causer des pertes aux corvées de nuit. Au moindre indice d'activité, dès que l'un des combattants se montre en dehors de son trou, les 77 ou les 75 tapent.

Le 1er Juillet, le 109 reçoit l'ordre de faire un coup de main pour s'emparer de prisonniers. Le Sous-Lieutenant **LENORMAND** avec 30 hommes de la 5e Compagnie et l'Adjudant **BRET**, avec 40 hommes de la 6e Compagnie s'offrent comme volontaires. Après une préparation d'artillerie de campagne et d'artillerie de tranchée le coup de main s'exécute à 21 heures 10 et dure 20 minutes. Les deux petits postes allemands sont détruits, la première ligne allemande bouleversée. Une vingtaine d'Allemands sont tués et 13 ramenés prisonniers

Le 1er Juillet, le 109 est relevé. Après quelques jours de repos près de Châlons, le Régiment est transporté par voie de fer à Crèvecœur

Somme
20 Août-22 Décembre 1916

C'est le 1er Juillet que les armées françaises, en liaison avec les armées anglaises avaient pris l'offensive dans la Somme.
Le pays est plat, argileux, semé de bouquets d'arbres, sans agrément, La Somme fait à cet endroit une boucle dont le sommet est marqué par Péronne. Au Sud-Ouest de Péronne se trouve un vaste enchevêtrement de tranchées et de trous d'obus au milieu duquel se perdent de pauvres villages détruits : Proyart, Foucaucourt, Sayecourt, Estrées, Deniecourt, A blaincourt, Omiecourt, un peu plus en arrière Harbonnières. La canonnade est ininterrompue et violente. L'entassement de troupes est considérable, des nuées de « drachen » jalonnent les lignes françaises et ennemies.
Le 15 Août, le Lieutenant-Colonel **de ROINCE** et ses Chefs de Bataillons : Commandants **CAPUT, SAVOYE, DEZOTHEZ,** font la reconnaissance du secteur des villages de Foucaucourt et de Soyecourt que l'ennemi occupe encore en partie.
Dans la nuit du 16 au 17 Août, le Régiment relève le 262e R. I. Notre artillerie, notre aviation manifestent une grande activité et impressionnent par leur force et leur supériorité sur l'ennemi.
Le 19 Août, l'ordre est donné de préparer une parallèle de départ en vue d'une attaque projetée pour le 21. Il s'agit de s'emparer d'un boyau, boyau Sans Nom, dont la possession est importante pour nous. Après une violente préparation d'artillerie, un peloton de la 7e Compagnie et un peloton de la 5e Compagnie, soutenus par une section de mitrailleurs commandée par le Sous-Lieutenant **de FAYE** s'élancent à 18 heures. Les deux pelotons accueillis par un violent tir de barrage sont obligés de revenir à leur position de départ. Seul, le Sous-Lieutenant **de FAYE** avec ses mitrailleuses se maintient dans les trous d'obus en avant de nos lignes jusqu'à la nuit. Le soir, le peloton de la 5e Compagnie essaie de progresser par un boyau longeant la lisière du bois de Soyecourt, mais ce boyau est pris d'enfilade par une mitrailleuse. Le peloton de la 7e Compagnie subit de grosses pertes en voulant traverser le bois semé d'abatis et de fil de fer. Le Sous-Lieutenant **CAQUINEAU** est tué. Une section du 1er bataillon, chargée d'appuyer les deux pelotons précédents, est fauchée dès sa sortie. Au cours de cette attaque, le Sous-Lieutenant **DAHLEM** est mortellement blessé. L'attaque est manquée.
Le lendemain, la journée est calme. La pluie continue à tomber, les tranchées jonchées de cadavres s'emplissent d'eau.
Le 27 Août, le 262e R. I. revient relever le 109 qui descend à Harbonnières.
Le 7 Septembre, le Régiment retourne relever le 262e R. I. sur des emplacements près de Deniecourt ; au Sud de la route Foucaucourt-Estrées-Deniecourt est un tout petit village au Sud d'Estrées. Le pays est plat, couvert de petits bois dont les arbres sont espacés et déchiquetés : bois du Satyre, bois de Soyecourt, bois de Bovent. Le front s'incurve ensuite vers le Sud jusqu'à Ablaincourt et rejoint la voie ferrée de Montdidier-Péronne.
La relève est pénible, les boyaux sont en très mauvais état, encombrés de débris de toute sorte et cadavres. La situation est celle d'une fin de combat ; la troupe relevée n'a rien pu faire par suite de ses pertes et du peu de temps qu'elle a eu après son dernier combat.
Le 8, le 9 et le 10 Septembre, on essaie d'approfondir les premières lignes, de construire des abris individuels, de relier les tranchées entre elles. Tous les jours, le Colonel **de ROINCE** fait sa tournée en première ligne, guidé par son cycliste, le caporal **DELALOGE**. Un jour, **DELALOGE** lui dit : « Ici, mon Colonel, il faut que vous passiez le premier. — Pourquoi ? —

Parce que l'on est à découvert pendant quelques mètres et qu'une mitrailleuse boche est braquée sur ce point de passage. Pour le premier qui passe, elle n'a pas eu le temps d'ouvrir le feu, mais le second peut être atteint. »
Le 11, quelques relèves partielles ont lieu pour réaliser un nouveau dispositif d'occupation. On poursuit l'aménagement du secteur en vue d'attaques prochaines. L'artillerie ennemie s'efforce de gêner les travailleurs par de fréquents et de violents bombardements à obus explosifs ou toxiques. C'est au cours de l'un d'eux qu'est tué le Sous-Lieutenant **BELLIN**.
Le 14 Septembre, l'artillerie française commence une sérieuse préparation de l'attaque qui doit avoir lieu le lendemain. Il s'agit de s'emparer de quelques points importants, de façon à constituer un front rectiligne en vue de prochaines attaques. A 15 heures 45, les 9e et 11e Compagnies sortent de leurs parallèles et réussissent à atteindre leurs objectifs en livrant de durs combats à la grenade et à faire une vingtaine de prisonniers dont 3 officiers. Le Sous-Lieutenant **LOISON** est tué.
Le 17 Septembre, à 14 heures 45, les 5e, 6e et 10e Compagnies partent à l'attaque en vue de rapprocher nos lignes de Deniecourt. Les 5e et 6e Compagnies se heurtent à des mitrailleurs et des grenadiers installés dans un abri bétonné et décidés à se défendre jusqu'au bout. Elles engagent avec eux un violent combat à la grenade. La 9e Compagnie reçoit l'ordre de progresser vers Deniecourt avec l'aide de ses grenadiers. Elle réussit à s'avancer jusqu'à 30 mètres de la première maison, où elle établit un barrage. Le lendemain, la progression continue. Le Sous-Lieutenant **TIXERANT** avec ses grenadiers enlève un barrage allemand et fait une dizaine prisonniers. Le Capitaine **JEAN**, commandant la 9e Compagnie, traverse Deniecourt, suivi de la 5e et de la 6e Compagnie. Le Lieutenant-Colonel, craignant qu'il ne s'avance trop loin est obligé de lui donner l'ordre de s'arrêter.
Le 18 Septembre au soir tous les objectifs ont été dépassés. La pluie continuant à tomber rend pitoyable le séjour dans les tranchées. La terrible boue de la Somme agrippe les combattants, rend les communications impossibles. Dans les boyaux, les porteurs de soupe, les agents de liaison perdent leurs chaussures, leurs vêtements, s'enlisent. L'aménagement de la position du bois de Bovent et du bois du Satyre est rendu très difficile. L'ennemi ne s'est pas encore ressaisi. Ses réactions sont nulles, il semble noyé dans la boue et dans l'eau.
Pendant toute la fin de Septembre, on s'efforce d'améliorer les positions. Les bataillons se relèvent entre eux. Le 23 Septembre, le Commandant **RANDIER** vient prendre le commandement du Régiment.
Le 3 Octobre commence une violente préparation d'artillerie. L'attaque qui devait avoir le 4 ne peut se produire à cause du mauvais temps. La pluie tombe sans arrêt, tout le secteur est transformé en un grand marais. Les hommes, épuisés, sans abris au milieu des bombardements incessants, sont dans la boue jusqu'aux genoux et doivent néanmoins travailler jour et nuit, pour préparer une nouvelle attaque.
Le 9 Octobre, la préparation d'artillerie recommence. Le 2e Bataillon et la 10e Compagnie doivent attaquer le lendemain, soutenus par le 3e Bataillon et s'emparer de deux lignes ennemies, la tranchée du Cachalot et de l'inoubliable Grand-père, au Sud de la ferme de Bovent. Malgré leurs fatigues, les troupes d'attaque quittent à 11 heures 30 leurs parallèles de départ. Les hommes couverts de boue s'élancent superbement. Les objectifs sont rapidement enlevés et dépassés, malgré la résistance de groupes de grenadiers ennemis. Les tirs de barrage de notre artillerie empêchent les vagues d'assaut de continuer leur progression. Le Lieutenant-Colonel **RANDIER** demande l'allongement de notre tir d'artillerie et l'autorisation d'attaquer Ablaincourt, ce qu'il obtient. Traversant les tranchées ennemies démolies par notre artillerie et encombrées de cadavres, nos troupes d'attaque atteignent Ablaincourt et réduisent à la grenade les nids ennemis qui tentent de résister. Les premières maisons sont à peine occupées que des patrouilles circulent

déjà dans le centre du village, conservant le contact avec l'ennemi, le poursuivant et lui faisant des prisonniers. L'ordre est donné de ne pas dépasser Ablaincourt. Néanmoins, la nuit n'arrête pas le combat. La 10e et la 5e Compagnies s'emparent d'un emplacement de batterie abandonné à l'Est d'Ablaincourt, tandis qu'à l'intérieur du village les combats à la grenade continuent de maison à maison.
Le 11 Octobre au matin, l'ennemi occupe encore le cimetière et la partie Sud-est du village. Une patrouille commandée par le caporal **DUFFOUR** réussit à s'emparer d'un chef de bataillon du 207e Régiment d'Infanterie allemande. Les troupes d'attaque sont trop épuisées pour tenter l'enlèvement total du village et le mouvement s'arrête là.
Le 12 Octobre, l'ennemi tente quelques contre-attaques qui sont arrêtées par nos tirs de barrage, les V. B. et les grenades.
Le 14 Octobre, le 1er Bataillon, commandé par le Commandant **ROUSSOTTE** attaque à 13 heures 30 pour essayer de s'installer le long de la route Sucrerie de Genermont-Ablaincourt. En peu de temps il réussit à s'emparer de ses objectifs tandis que ses grenadiers exterminent les Allemands qui tentent de résister. Le soir, tout le Régiment est relevé.

Le 13 Novembre, le Général MAISTRE remet au 109 sa deuxième citation à l'ordre de l'Armée :

« Le 109e R.I., sous l'ardente et habile impulsion de ses chefs, le Lieutenant-Colonel BOREAU de ROINCE, puis le Lieutenant-Colonel RANDIER, s'est, au cours de la période du 7 Septembre 1916 au 15 Octobre 1916, montré digne de sa glorieuse tradition. Les 15, 16, 17 et 18 Septembre, alliant une ardeur opiniâtre à une habileté manœuvrière remarquable, a réalisé pied à pied l'encerclement du parc et du village de Deniecourt. Malgré les fatigues et les intempéries, a immédiatement préparé de nouvelles attaques et le 10 Octobre 1916, sous de violents tirs de barrage, dépassant tous ses objectifs, a enlevé de haute lutte une partie du village d'Ablaincourt, d'où l'ennemi n'a pu le déloger, malgré de violentes contre-attaques. A fait plus de 400 prisonniers, pris un nombreux matériel, parmi lequel deux canons de campagne. »

Le 109e reçoit la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre.

Le 21 Novembre, le Régiment remonte aux tranchées en face de Domiecourt. La lutte d'artillerie est toujours intense. Les bataillons travaillent à la réfection des boyaux et des tranchées qui s'éboulent par suite des pluies continuelles et des bombardements. Des hommes meurent d'une façon atroce, enlisés au fond d'un boyau ou d'un trou d'obus. Toute attaque est devenue impossible.
Le 15 Décembre, le Régiment est relevé et changé de théâtre d'opérations.

1917 - Laffaux

Bataille du Chemin des Dames.

Au début de 1917, nous trouvons le 109 au repos dans la région de Mollans. D'après les ordres du haut commandement, toute l'instruction devra être dirigée en vue de l'exploitation du succès ; nous saurons bientôt que nous sommes destinés à faire partie de l'Armée d'exploitation stratégique, nous en sommes heureux et fiers.

Le 21 Janvier, le 109 est transporté par voie ferrée dans la région de Dannemarie où il sera employé à des travaux de secteur, travaux de nuit qu'un froid rigoureux rend très pénibles.
Le 11 Février, relevé sur ses chantiers par le 370e R. I., le 109 va rejoindre par étapes ses anciens cantonnements de Mollans, Genevreuille, Pomoy où il arrive le 14. On reprend l'entraînement pour la guerre de mouvements. Le 1er Mars, nous repartirons pour la Basse Alsace où nous recommencerons des travaux qui n'enthousiasment pas les poilus ; ils garderont du moins un bon souvenir de certains cantonnements, tels que Grandvillars.
Le 8 Avril, la Division quitte cette région et se dirige en manoeuvrant vers Héricourt, puis Montbéliard où elle sera embarquée le 14 pour se rendre dans l'Aisne. On débarque à Dormans et l'on va cantonner au Nord de la Marne. On attend le moment de se lancer à la poursuite de l'ennemi ; mais, déception, l'offensive a été arrêtée. La 13e Division repasse la Marne et le 109 s'installe à Courthiezy, Reuilly, Sauvigny, St Aignan.
Le 18 Mai, on se met en route pour aller bivouaquer, après plusieurs jours de marche, au Sud-Ouest de Soissons, à Mercin et Vaux.
Du 3 au 5 Juin, la 13e Division relève la 158e dans le secteur de Laffaux, secteur où nous subissons de terribles bombardements et plusieurs coups de main ; mais ce sera une occasion pour le 109 de montrer qu'il est toujours un Régiment d'élite sur lequel on peut compter. On travaille avec acharnement pour organiser ce secteur de fin d'attaque en secteur offensif et souvent on doit travailler dans l'eau ou la boue liquide jusqu'au haut des jambes. Fantômas vient nous rendre visite, mais bien qu'on s'énerve contre cet insolent que les mitrailleurs n'arrivent pas à descendre, on ne s'en émeut pas. Les actions d'éclat, les beaux actes d'abnégation furent nombreux: quand dans un poste d'écoute une torpille anéantit un guetteur, spontanément le voisin va prendre la place du disparu. Un jour, un obus arrive et blesse quatre hommes, les brancardiers se précipitent et veulent d'abord enlever les plus grièvement atteints, l'un d'eux qui se tient encore appuyé contre le parapet, debout sur la seule jambe qui lui resté dit : « Laissez-nous, nous sommes perdus ; enlevez d'abord les deux camarades que l'on peut encore sauver » ; et il s'effondre dans le boyau boueux où il meurt quelques minutes plus tard.
Le 14 Juillet, le drapeau et une délégation du 109 prendront part à Paris à la grande revue des drapeaux.
Les 20, 21 et 22 Août relevé par le 414, le 109 quitte ce vilain coin qu'il a généreusement arrosé du meilleur de son sang. On va au repos dans de bons petits cantonnements au Sud de la forêt de Villers-Cotterêts. Les bataillons iront successivement s'exercer à la manœuvre avec tanks dans la forêt de Compiègne et exécuter des travaux offensifs au Nord de l'Aisne, dans la région de Mussy, car une grande offensive, à laquelle nous comptons bien prendre part, se prépare.
Les 18 et 19 Octobre, les bataillons débarquent successivement de nuit au Nord de l'Aisne. De toutes les crêtes, de tous les bois, de tous les ravins jaillissent sans interruption des lueurs de départ ; l'artillerie A.C., A.L., A.L.G.P. du 75 au 400, en passant par tous les calibres intermédiaires, envoie sur les lignes ennemies un déluge d'obus ; cela réjouit le cœur des bataillons d'attaque : qu'est-ce qu'ils prennent les Boches ! On n'avait jamais vu de pareils bombardements.
Le 21, on monte dans le secteur et on s'installe peu à peu dans les parallèles de départ :

Prendront part à l'attaque :

Troupes de première ligne, sous les ordres du Commandant **de BEAUCOUDREY**, 1er bataillon du 109e, 1re Compagnie du 43e B.T.S., 1/2 Compagnie du C. D./13, 3 canons de 37, Groupe C. des canons Stokes, transportés et servis par la 122e Batterie du 226e R. A. C.

Bataillon de soutien, Commandant **de SAINT-MAURICE**, II/109. Le III/109, Commandant **GUITRY**, et réserve de l'I.D./13.
Nous serons encadrés à droite par le 149, à gauche par le 21e R. I.
Objectifs intermédiaires, route de Maubeuge et ouvrage fermé à l'Est de la ferme Beauraing ; premier objectif, tranchée de la Loutre ; deuxième objectif, débouchés Nord du bois de la Belle-Croix. On a fait des répétitions de l'attaque et chacun connaît sa manœuvre.
Le 23 Octobre, à 5 heures 15, heure H., les Français qui depuis un quart d'heure trépignent d'impatience, bondissent en avant et traversent sans hésitation le violent tir de barrage que l'ennemi vient de déclancher ; les nègres qui, malgré leur belle réputation, se montreront à tous moments très inférieurs à nos héroïques petits fantassins, hésitent devant les obus, mais sont entraînés néanmoins par l'énergie de leur chef, le Capitaine **MAURI** qui, déjà blessé, tombera quelque cent mètres plus loin, quand il sera atteint pour la troisième fois. En franchissant le parapet, le Sous-lieutenant **BARCHIN**, qui vient de recevoir ses galons et a renoncé à la moitié de sa permission pour prendre part à l'attaque, est écrasé par un obus. Des mitrailleuses ennemies se dévoilent et l'une d'elles, toute proche, fait des vides sérieux dans les rangs de la 3e Compagnie, mais le sergent **GRONDIN**, de sa voix tranquille et traînante, dit : «Attendez une minute, je vais aller la chercher » ; il saute de trou d'obus en trou d'obus, lance une grenade sur les mitrailleurs et bondissant en même temps en avant embroche tous les servants avec sa baïonnette, puis se redresse et avec autant de calme qu'à la manœuvre, fait le geste en avant.
Arrêt d'une demi-heure à la route de Maubeuge, puis nouveau bond sous un feu violent de mitrailleuses, qui cause de lourdes pertes, mais ne peut arrêter de pareils fantassins.
Le Sous-Lieutenant **DUCLOS**, blessé, refuse de quitter sa pièce et continue sa progression jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Le Sous-Lieutenant **REBILLET** a la cuisse traversée par une balle ; s'appuyant sur l'épaule d'un sergent, il peut néanmoins gagner, à la tête de sa section, la tranchée de la Loutre et ne consentira à se laisser emporter par les brancardiers que quand il aura terminé l'organisation de la position ; il est déposé dans un P. S. avancé, mauvais abri boche encombré de blessés ; le médecin veut le faire transporter immédiatement à l'arrière où il sera mieux soigné et pourra se reposer ; « Non, déclare-t- il, seulement quand tous les soldats blessés auront été évacués », et il restera là jusqu'au soir. Les hommes surent être dignes de tels chefs : ils mouraient en disant : « Je suis content, c'est pour la France et on les a. » Le soldat **FAUVEL**, blessé, déclare : « C'est trop beau, je veux rester ici », et il refuse de se rendre au P. S.; il simulera pendant toute la tournée une activité au-dessus des forces qui lui restent pour prouver qu'il peut faire son devoir et empêcher son Capitaine de l'évacuer.
A l'heure dite, le premier objectif, tranchée de la Loutre, avait été atteint et il fallu que les Commandants de Compagnies usent de toute leur autorité pour arrêter leurs hommes et les empêcher, en dépit du barrage français qui nous couvrait, de continuer la poursuite et d'aller s'emparer d'une batterie qui, à moins de 200 mètres à la lisière du bois, lançait sur nous en tir rapide ses derniers obus. On s'organise et quand le chef de bataillon vient inspecter la position, les hommes des trois Compagnies lui demandent des Croix pour leurs Capitaines dont ils ont admiré l'héroïque conduite. Pendant ce temps-là, les nettoyeurs de tranchées expédient vers l'arrière de nombreux prisonniers.
A 9 heures 10, le 2e Bataillon s'avance dans un ordre parfait, franchissant la ligne sans même avoir l'air de se douter que les mitrailleuses tapent avec rage, aborde à vive allure la lisière du bois de la Belle Croix, s'engouffre à l'intérieur. Quelques minutes plus tard, l'on voit sortir du bois et refluer vers l'arrière des colonnes denses : est-ce un échec et une panique ? Non, ce sont les boches qui courent en criant : « Camarade ! Camarade ! » Là encore il faudra l'énergie des chefs pour arrêter au point fixé par le haut commandement nos petits fantassins qui courent après les fuyards et leur coupent la retraite, et tentent de rattraper les batteries détalant à plein

galop. La percée est faite, la déroute de l'ennemi est complète ; malheureusement, nos généraux qui voient non pas seulement le petit secteur du 109, mais l'ensemble de la bataille, ont leurs raisons pour ne pas nous permettre d'exploiter immédiatement notre succès.
Le lendemain, la 2e Compagnie est envoyée en reconnaissance dans le bois Dherly ; elle rencontre peu de résistance, fait quelques prisonniers, met hors service les canons lourds de l'ennemi et par ordre rentre dans les lignes. C'est au cours de cette reconnaissance que le caporal **LAVEAUX** conduisant une petite patrouille qu'il a dispersée sur un grand espace, tombe seul devant une série de petits abris : un premier boche sort, **LAVEAUX** tire, le rate et le boche rentre dans son trou, mais un deuxième boche qui s'est avancé tient **LAVEAUX** en joue : celui-ci qui a déjà rechargé son arme, se retourne vivement et l'abat d'un coup de fusil ; un autre boche bondit sur **LAVEAUX** : ils roulent terre ensemble, le boche se dégage et s'enfuit ; trois autres boches se sont rapprochés, mais **LAVEAUX** est de nouveau debout et les boches jugent plus prudent de se rendre.
Le 25 Octobre, la 2e Compagnie est de nouveau envoyée en reconnaissance sur le bois Dherly ; elle doit être encadrée par deux Compagnies des régiments voisins. La 2e Compagnie s'avance jusqu'au point du jour et lance deux sections dans le bois. Ces deux sections, commandées par les Sous-Lieutenants **BOURDOT** et **DUPONT**, marchent sans attendre les voisins avec la confiance exagérée que leur donne le succès des jours précédents et tombent bientôt au milieu d'un bataillon ennemi qui les encercle. Le Sous-Lieutenant **BOURDOT** est blessé et fait prisonnier. Le Sous-Lieutenant **DUPONT** est tué. Nous constaterons qu'il a été achevé à coups de crosse quand, deux jours plus tard, ses hommes épuisés retourneront d'eux-mêmes sous les obus pour aller chercher et rapporter à l'arrière le corps de leur officier. Presque tous les hommes tombent ; quelques-uns néanmoins pourront sortir du bois et se tapir à proximité dans les trous d'obus, car quand l'ennemi essaiera de déboucher de la lisière, il sera arrêté par le feu des deux sections du point du jour et le tir d'une pièce de 77 que le Lieutenant **BELLI** et le sergent mitrailleur **ADAM**, artilleurs improvisés, viennent de retourner. Une demi-section, qui se trouve en avant sur la gauche, ne s'est pas rendu compte de l'avance de l'ennemi et est exposée à être enlevée. Le Lieutenant **d'ARCIER**, Commandant la Compagnie, veut à tout prix lui envoyer l'ordre de se porter un peu plus en arrière ; successivement 2 agents de liaison partent et tombent sous le feu des mitrailleuses ; alors, le petit **GUILLEMIN** se présente : « J'ai l'habitude, je passerai bien », et il part. Quelques instants après, il rentre ; les camarades lui crient : « Attention, les mitrailleuses tapent » ; il répond par un quolibet, mais en arrivant aux pieds de son lieutenant, il tombe la face contre terre dans la boue. Le Lieutenant le retourne et lui dit : « Qu'as-tu, tu es blessé ? Mon Lieutenant, l'ordre est porté et le mouvement exécuté. - Mais toi ? - Oh ! Je suis fichu, ça n'a pas d'importance.» Une heure plus tard, il mourait sans avoir proféré une plainte. Et quand le Chef de Bataillon écrira au père de **GUILLEMIN** pour signaler cette belle conduite, il recevra cette réponse : « je vous remercie de votre douloureuse et pourtant si réconfortante lettre. S'il plaît à Dieu, j'ai encore trois fils à donner à la France. »
Bientôt le sergent **CATURBEAU**, qui restait grièvement blessé au milieu des boches, ayant fait le mort, s'aperçoit que ceux-ci profitent du déclin du jour pour se replier. Il saisit un bâton se glisse péniblement jusqu'à la lisière et crie : « Les boches se replient, en avant ! » Le Lieutenant **d'ARCIER** commence la poursuite et fait prisonniers un certain nombre de boches retardataires, mais reçoit l'ordre de s'arrêter à hauteur de la ferme Rosay, Il est en effet seul en flèche. En attendant des renforts, il pourra manger, car le brave **GRENON**, son porteur de soupe, est là. **GRENON** arrivait de l'arrière avec sa gamelle quand un capitaine lui dit : «Où vas-tu ? — Porter la soupe au Lieutenant **d'ARCIER**. — Attends la nuit, car les mitrailleuses rasent tout le versant et presque tous, ceux qui ont essayé de passer sont tombés. — Ça m'est égal, mon Lieutenant n'a pas mangé, il faut qu'il mange ». Et **GRENON** part. Un bon cuistot sait passer entre les balles ; il

arrive près de son Lieutenant et lui dit : « Faut manger. » Mais **d'ARCIER** lui répond : « Laisse-moi tranquille, nous nous portons en avant. » **GRENON** ne se découragea pas et suivit avec sa gamelle la vague d'assaut. Les cuistots, on les oublie souvent dans les récompenses ; aussi, sans s'en étonner d'ailleurs, **GRENON** n'aura la Croix de Guerre que bien longtemps plus tard.
Vers 22 heures, le Chef de Bataillon rejoint avec la 1re Compagnie les débris de sa deuxième Compagnie. Il tente de pousser en avant. Se rendant bien vite compte, malgré les avis officiels, qu'il est complètement découvert sur ses deux flancs et que les arrière-gardes ennemies dont il ne peut apprécier l'importance, circulent autour de lui dans ce bois touffu, il rate le mouvement et s'organise sur place. L'artillerie lourde boche ouvre le feu et un obus blesse tous les hommes d'une patrouille, à côté du sergent chef de patrouille qui fait son compte-rendu à son capitaine. Le sergent, impassible, continue son compte-rendu, puis panse ses hommes qu'on installe dans l'abri qui servait de P. C.
Au petit jour, on reprend la marche en avant. Les derniers boches s'enfuient et le 109 a l'honneur d'atteindre, le premier, les bords de l'Ailette, objectif final. Ou creuse rapidement des tranchées, malgré la fatigue extrême, car l'A.L. ennemie, 150 et 210, ouvre un feu violent sur tout le bois et spécialement sur les bords de la rivière. Le Capitaine **CASTERAN**, blessé à la tête conserve, malgré ses souffrances, le commandement de sa Compagnie.
Dans la nuit du 27 au 28, le 3e Bataillon relève le 1er Bataillon. La relève terminée, deux petits mitrailleurs de la 3e C. M., qui viennent de recevoir leur titre de permission, s'en vont à l'arrière. Entendant tout à coup un violent tir d'artillerie qui fait craindre une attaque, ils font demi-tour et retournent à leur pièce.
Le 30 Octobre, le Régiment est relevé et il ira dans la région de Meaux profiter d'un repos bien gagné. Les pertes ont été lourdes, en officiers surtout, mais de nombreuses récompenses, Légion d'Honneur : (Commandant **de BEAU-COUDREY,** nommé officier, Lieutenants **BELLI**, **FAIVRE d'ARCIER,** Capitaines **PANAGET, CASTERAN** Sous-Lieutenant **REBILLET**, nommés Chevaliers) ; Médailles Militaires : (Sergents **LESAGE, GRANDJEAN, VUILLEMOT, LHOSPITALIER, GRONDIN, ADAM,** Soldats **COUDRE, FAUVEL**), Croix de Guerre, sont venues orner la poitrine de tous les héros et le 109, pour la troisième fois, est cité à l'ordre de l'Armée avec le motif suivant :

« Régiment animé au plus, haut point de l'esprit de devoir et de sacrifice. Le 23 Octobre 1917, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Randier, a pu après une lutte acharnée et avec un élan et une bravoure dignes des plus grands, éloges, atteindre successivement tous ses objectifs, capturant deux cent prisonniers, 33 canons, dont 15 lourds, et un grand nombre de mitrailleuses et d'engins de tranchée. »

1918

1° - Défensive

Fismes - Le 15 Juillet en Champagne

2°.- Offensive

Le 25 Septembre en Champagne
La Hundingstellung - La Poursuite

Vers la fin de Décembre 1917, le Régiment se rendra par étapes dans la région de Delle, Grandvillars, pour exécuter des travaux sur la frontière de Suisse. Un mois plus tard, après de longues et pénibles marches dans la neige, il ira occuper un secteur tranquille dans la vallée de la Lauch ; mais à la fin de Mars, on lui confie la défense de la région du Sudel, vilain piton que l'ennemi a l'habitude de retourner tous les deux jours environ avec de grosses torpilles accompagnées, sur une large zone, d'obus de tous calibres copieusement distribués. Nous pouvons heureusement lui rendre avec usure torpilles et obus, et les fantassins, quand ils encaissent, ont la satisfaction de penser que les boches recevront double ration.
Les 13 et 14 Mai, le 109 est relevé par le 97e R. I. Après un court séjour à Fresse et au Thillot où, devant le Régiment, le Général **de BOUILLON** remet, le 19, des diplômes d'honneur aux familles des enfants du village morts pour la France, le 109, est transporté en chemin de fer et arrive les 25 et 26 dans la région de Villers-Agron.
Dans la nuit du 26 au 27, on apprend qu'une attaque allemande est imminente et on se prépare à être embarqué en camions. On part en effet le 27 vers 13 heures 30 pour aller cantonner à Merval, au Nord de la Vesle.
Le campement du Régiment, sous les ordres du Capitaine **BOUTRY**, apprend en arrivant aux abords de Merval qu'une forte attaque allemande s'est déclanchée au cours de la nuit précédente et que les Allemands victorieux, après avoir traversé l'Aisne, marchent sur la Vesle.
Des coups de fusils et des coups de mitrailleuses légères accueillent le campement, qui est obligé de faire demi-tour.
Vers 15 heures, avant d'arriver à Fismes, les convois de camions sont accueillis par des obus et l'on débarque précipitamment pour prendre des formations de combat.
Le 3e Bataillon traverse Fismes, puis la Vesle, sous un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses et une vive fusillade. Il ne peut atteindre la ligne Blanzy-Bailleux qui lui était assignée, et s'accroche péniblement aux pentes de la côte 182.
En vain, on cherche la liaison à droite et à gauche ; cette liaison ne peut être établie :on ne trouve personne.
Vers 19 heures 30, le 2e Bataillon passe la Vesle à son tour pour soutenir et prolonger la gauche du 3e Bataillon. Le 1er Bataillon envoie également une Compagnie, la 3e, au Nord de la Vesle pour organiser avec les pionniers du Régiment une tête de pont.
La 1re Compagnie s'installe au Sud de Fismes avec mission d'en tenir les débouchés et d'empêcher l'encerclement de la ville par l'Est ou par l'Ouest.
La 2e Compagnie reçoit l'ordre de se porter à Ville-Savoye, avec mission de surveiller la Vesle, d'établir la liaison avec les troupes qui doivent occuper Bazoches et Saint-Thibaut.
Le pont, carrefour de la voie ferrée, route de Rouen à Reims et cours de la Vesle, est occupé par un poste d'une demi-section et d'une mitrailleuse.
Le Capitaine **FAIVRE d'ARCIER,** Commandant la 2e Compagnie, rend compte que Bazoches et Saint-Thibaut sont inoccupés et qu'il ne trouve pas de liaison à gauche.
Vers 21 heures, la 3e Compagnie, relevée par des travailleurs du Génie, est ramenée en réserve dans un boqueteau à l'Ouest de la route Fismes-Courville. Toute la nuit, sous la protection de violents tirs de mitrailleuses et de minenwerfers, des patrouilles allemandes cherchent à aborder nos lignes, à traverser la Vesle et à pénétrer dans le village de Fismes.
La vigilance de nos patrouilles et de notre ligne de combat, l'énergique attitude de tous, officiers et soldats, réussissent à maintenir l'ennemi à distance et à l'empêcher de passer à l'attaque.

Une fusée, tirée de la rive Sud de la Vesle, vers Magneux, nous fait comprendre que les Allemands ont dû traverser la rivière dans cette région, qui devait être occupée par deux Compagnies du 20e B.C.P. et le 21e B.C.P.
Un soldat français, fait prisonnier par les Allemands et qui avait réussi à s'échapper, rend compte au Lieutenant-Colonel que des forces importantes allemandes ont réussi à traverser la Vesle vers Magneux et sont rassemblées dans cette région. Le renseignement est transmis immédiatement à la 13e Division (P. C. Saint-Gilles).
Une contre-attaque du 21e B.C.P. doit se produire sur Magneux. Cette contre-attaque ne peut déboucher et être poussée à fond.
La Compagnie 21/51, mise à la disposition du Lieutenant-Colonel, avait construit deux passerelles de tonneaux, à 400 mètres environ en amont de Fismes. Ces points de passage permettent le lendemain matin à la 9e Compagnie d'opérer son repli dans de bonnes conditions.
Au cours de la nuit, nous faisons 3 prisonniers : 1 du 5e Grenadiers de la Garde, 1 du 110e et le dernier du 6e R. I.
Le Capitaine **CLAYETTE**, Commandant le 3e Bataillon est blessé par balle et par éclat d'obus ; le Capitaine Adjudant Major **MANGES** prend le commandement du bataillon.
Le 28, à 6 heures, le tir de l'artillerie allemande se déclanche avec une violence inouïe sur Fismes et ses abords. A ce moment, une vive fusillade et un tir violent de mitrailleuses indiquent que les Allemands attaquent.
Le Lieutenant-Colonel étant avisé d'autre part, par le Colonel Commandant l'I.D./13, que les Allemands ayant réussi à mettre les 20e et 21e B.C.P. en repli, se glissaient par le ravin orienté S.O.-N.E., allant de Saint-Gilles à la Cense-Ferme et marchaient sur Saint-Gilles
Enfin, le Capitaine **FAIVRE d'ARCIER** faisait connaître au Lieutenant-Colonel que de grosses masses allemandes marchaient sur Bazoches et débouchaient de Saint-Thibaut, se dirigeant vers le Sud et le Sud-Est.
En présence de cette situation, le Lieutenant-Colonel demandait confirmation de l'ordre donné la veille de résister coûte que coûte à Fismes. Le Lieutenant-Colonel recevait l'ordre de repli et de porter la défense sur la ligne bois du Cochelet-Mont-St-Martin Côte 143, Saint-Gilles.
Au reçu du renseignement provenant du Colonel Commandant l'I.D./13, le Lieutenant-Colonel, prélevant 2 sections et 2 mitrailleuses sur sa réserve, les porte dans le ravin de Saint-Gilles-la Cense Ferme pour tenter de s'opposer à la marche de l'ennemi, la côte 179 est occupée par une fraction de la 1re Compagnie du 109. Les deux autres sections de la 3e Compagnie, réserve du Colonel, ont été utilisées, au cours de la nuit précédente, pour boucher un trou qui existait entre la droite de la 1e/109 et le 20e B.C.P., dans la direction du terrain d'aviation (au N.-O. de la côte 179).
Le Lieutenant-Colonel adresse immédiatement au Commandant **de SAINT-MAURICE** et au Capitaine **MANGES** l'ordre de repli, qui parvient à ces deux officiers vers 7 heures 15-7 heures 30.
Le mouvement s'exécute en commençant par le 2e Bataillon, puis par les 10e et 11e Compagnies, qui passent la Vesle sur le pont de pierre, par la 9e Compagnie qui traverse la Vesle sur les passerelles construites par la Compagnie 21/51.
Le décrochage se fait avec ordre et méthode, par échelons, sous la protection de la 11e Compagnie et d'un peloton de la 7e Compagnie, chargés de la défense immédiate du pont, qui restent en place jusqu'à ce que tous les éléments des deux bataillons se soient retirés.
Mouvement particulièrement pénible en raison de la violence du feu de l'artillerie, de l'infanterie et des mitrailleuses, concentré sur l'unique point de passage et sur le village de Fismes.
Les petites colonnes d'infanterie sont suivies, à faible hauteur, 50 mètres pas plus, par de nombreux avions ennemis qui les mitraillent et qui jettent bombes et grenades.

Violents combats dans les rues, où les hommes du 109 doivent faire usage de la baïonnette et les officiers du revolver pour se dégager.
Les 2e et 3e Bataillons, les pionniers, la Compagnie 21/1 du Génie parviennent, grâce à l'énergie de tous, officiers et soldats, à sortir de cette situation si difficile, rompre le combat, passer une rivière sur un unique passage, combats de rues.
Les deux Bataillons exécutent l'ordre qui leur était donné : 2e Bataillon, ordre de se porter sur la croupe à l'Est de Ville-Savoye, prolongeant à gauche l'action du 1er Bataillon, 3e Bataillon, Compagnie 21/1 et pionniers du 109, en réserve, à Mont-Saint-Martin et bois de Cochelet.
Le Lieutenant-Colonel reçoit l'ordre d'installer son poste de commandement à la ferme Resson. Pendant le repli des 2e et 3e Bataillons, le I/109, complètement découvert sur ses deux flancs, contient l'ennemi à son débouché de Fismes. Il est obligé de battre en retraite sur Saint-Gilles, croupe Ouest de Saint-Gilles. C'est au cours de ce mouvement que le Capitaine **d'ARCIER**, officier d'élite, est tué par une mitrailleuse postée à 50 mètres sur son flanc. Un caporal tente en vain de rapporter son corps ; il doit l'abandonner pour ne pas lui-même être fait prisonnier.
Le Commandant de la C.M. 1. envoie un de ses agents de liaison, le soldat **LANNERET** prévenir une pièce qu'il croit être dans un boqueteau en avant. Arrivé dans le bois, **LANNERET** appelle : « Les mitrailleurs ! » On lui répond : « Par ici ». Il s'avance et tombe nez à nez avec trois boches qui le tiennent en joue, mais à la C.M. 1. on n'a pas appris à faire camarade ; aussi **LANNERET** fait un bond en arrière, évitant en se baissant les trois balles qui passent par dessus sa tête, disparaît dans un buisson et, sautant de buisson en buisson, de talus en talus parvient à rejoindre sa Compagnie en passant à travers les balles.
La 3e Compagnie, qui a contenu l'ennemi dans le ravin de la Cense Ferme, est obligée de se replier sur Saint-Gilles qu'elle conserve jusqu'à 14 heures. Les actes d'héroïsme et de dévouement se multiplient. Le Lieutenant **BOMEL** est tué. Le soldat **MOL** qui, deux fois blessé, a continué à combattre, est criblé de balles de mitrailleuses qui, heureusement, ne l'atteignent pas mortellement ; fait prisonnier, il est, malgré son état, brutalement frappé à coups de crosse parce qu'il refuse de donner des renseignements à l'ennemi.
La 3e Compagnie est bien secondée par le peloton du canon de 37 du Régiment (Sous-Lieutenant **DUCHEMIN**) qui est en batterie à la corne Nord-Ouest du parc de Saint-Gilles, tire sans arrêt, épuise ses munitions sur les nombreux objectifs qui se présentent et fait subir de grosses pertes aux colonnes ennemies.
La 3e Compagnie soutient dans Saint-Gilles de durs combats, elle est obligée de se replier pour éviter l'enveloppement et de combattre à la baïonnette pour se créer un passage.
Le peloton des canons de 37, n'ayant pas été prévenu de ce repli, continue à combattre, et tous ses servants, la plupart tués ou blessés, sont enveloppés par une forte patrouille ennemie munie de mitrailleuses légères, ce qui reste du personnel est fait prisonnier; seuls, le Sous-Lieutenant **DUCHEMIN** et le soldat **DRICR0IX** réussissent, au prix de mille difficultés, à s'échapper, bien que sommés de se rendre.
Le III/109 et les pionniers, en arrivant à Mont-Saint-Martin sont reçus à coups de fusils et de mitrailleuses. Le Lieutenant **POUFFIER** s'empare du village et l'occupe ; violent combat dans Mont-Saint-Martin et dans le bois du Cochelet.
En arrivant à la ferme Resson, le Lieutenant-Colonel est reçu à coups de fusils et est obligé de reporter son poste de commandement sur la croupe au Nord de la ferme Montaou.
Jusqu'au soir, les 3 bataillons luttant avec acharnement, n'exécutent leur mouvement de repli que lorsqu'ils sont complètement débordés, presque encerclés. Dans la nuit du 28 au 29, ils recevront l'ordre de se rassembler dans les bois de Rognac.
Cette journée nous a coûté la perte de nombreux camarades : le Capitaine **d'ARCIER**, le Lieutenant **GLOMOT, VIROULAND,** les Sous-Lieutenants **VERNY, BOMEL,**

ROCHET, tués ; le Capitaine **LAMOTTE**, les Lieutenants **MARLOT, MARION, ROUMIEUX**, le Sous-Lieutenant **BARNOUIN**, blessés ; plus de 400 hommes de troupe tués ou blessés.

Les 29 et 30, la pénible retraite continuera, sous la pression de forces dix fois supérieures, malgré l'appoint que nous apportent de nouveaux régiments arrivant en hâte pour nous soutenir. En dépit de l'épuisement qui provoque chez quelques-uns des crachements de sang, ou contre-attaque sans cesse pour arrêter, momentanément l'ennemi ou se dégager.

Dans la nuit du 30 au 31, relevé en première ligne par d'autres corps, le 109 se replie sur Vandières, où il doit prendre quelque repos. Il y est à peine depuis trois ou quatre heures qu'il reçoit l'ordre de remonter sur les crêtes au Nord de Vandières pour renforcer, avec le reste de la Division, les nouveaux Corps, 25e, 408e, Cavaliers à pied, qui doivent interdire à l'ennemi l'accès de ces crêtes, d'où il dominerait la plaine de la Marne. Repartir en avant donne des jambes aux plus fatigués. On sent que cette fois la ligne est assez dense pour que l'ennemi ne puisse plus nous tourner, seul moyen qu'il possède pour nous faire reculer. On est décidé à tenir, et malgré les furieuses attaques, on tiendra.

Dans la nuit du 2 au 3 Juin, le Régiment ira au prieuré de Bisson se rassembler et remettre un peu d'ordre dans ses éléments bien éprouvés.

Il nous restera de cette période le pénible souvenir d'une retraite au cours de laquelle nous dûmes abandonner à l'ennemi beaucoup de blessés et tous les corps des nombreux camarades qui se firent héroïquement tuer, mais la satisfaction d'apprendre par un ordre du jour de Ludendorff que nous avions fortement entravé l'offensive des Boches en leur causant de très lourdes pertes.

Les 4 et 5, le Régiment se rend dans la région de la Chapelle-Monthodon, Dormans, et le I/109 relève, dans la nuit du 5 au 6, un Régiment de Cuirassiers à Dormans.

Le 9 Juin, après une relève et une marche pénible de nuit, on s'embarque en camions pour la Champagne. Dans la nuit du 11 au 12, on gagne Suippes par voie de terre.

Le 14, nous relevons le 74 dans le secteur au Nord de Suippes, secteur que nous serons chargés de défendre lors de la grosse attaque ennemie que l'on prévoit prochaine dans cette région.

Pour obtenir des renseignements sur les préparatifs de l'ennemi et faire des prisonniers, on exécute plusieurs coups de main et toutes les nuits on fait des patrouilles. Le Lieutenant **BELLI** aide tons les coups de main et commande les patrouilles les plus délicates ; il restera parfois des journées entières tapi dans la boue au milieu des lignes ennemies et il parviendra à rapporter au commandement les renseignements les plus utiles.

Le 14 Juillet, le dispositif du 109 est le suivant : sur la position intermédiaire, position sur laquelle se livrera la bataille, deux bataillons renforcés chacun par une Compagnie du 167e R.I.U.S. ; 2e Bataillon à droite (C. R. de la Source de l'Ain). 1er Bataillon à gauche (G. R. Souain). En avant de cette position, sur la 1er position qui, par ordre, a été abandonnée, quelques groupes de demi-sections qui ont pour mission de dissimuler à l'ennemi notre repli, de nous renseigner sur la marche de ses vagues d'assaut et qui ne pourront se replier que leur mission terminée, quand ils auront été dépassés par l'infanterie ennemie. Le 3e Bataillon, qui a, fourni ces éléments de première position, est en réserve près du P.C. du Lieutenant-Colonel.

Le 15, à 0 h. 10, les Allemands lancent un très grand nombre de fusées rouges. Au même moment, un violent bombardement par minen et artillerie de tous calibres se déclanche sur tout le secteur.

A 4 heures, l'infanterie allemande attaque. Les G. C. de première position, malgré les pertes que le bombardement leur a fait subir, renseignent très exactement par fusées et téléphone sur l'avance de l'ennemi, qu'ils retardent par le tir de leurs armes automatiques. Bientôt encerclés, les survivants de ces G. C. seront pour la plupart faits prisonniers. Quelques-uns cependant parviennent à s'échapper. Signalons le caporal **LEPAGE** qui, occupé à prendre d'enfilade avec sa

mitrailleuse une ligne ennemie, ne s'aperçoit pas que des boches se trouvent derrière lui dans le boyau : l'un d'eux le prend au collet ; d'un vigoureux coup de poing **LEPAGE** l'abat et à la barbe des autres, stupéfaits de tant d'audace, franchit le parapet et parvient à s'éclipser, à se faufiler, non sans essuyer de nombreux coups de fusils, à travers les rangs ennemis, et à rejoindre la position intermé- diaire. Le Caporal **BARROYER** voyant son G. C. encerclé déclare : « Maintenant, nous avons le droit de rentrer ; que les braves s'approvisionnent de grenades et me suivent », et il revient avec un petit groupe, s'ouvrent un chemin à coups de grenades.
Vers 7 heures, les Allemands abordent la position intermédiaire. Sans souci des pertes, ils réitèrent leurs attaques avec acharnement, mais nos petits fantassins et les Américains ont décidé qu'ils ne passeront pas. Ils pénètrent un instant dans la première parallèle du C. R. de la source, ils en sont immédiatement chassés par une contre-attaque énergiquement menée par le Lieutenant **BELLI**.
Le soir, nos hommes, joyeux et presque étonnés d'un succès si complet, disent : « C'est tout ça leur formidable attaque ! Qu'ils y viennent donc, on les attend. »
Les jours suivants, on ne se contente pas de tenir, mais on reprend par d'audacieuses contre-attaques une grande partie de la première position aux Boches un peu démoralisés par l'échec complet de la grande offensive qui devait leur livrer la France pieds et poings liés,

Le Régiment obtient sa quatrième citation, qui lui vaut la fourragère jaune :

« Régiment qui, dans les combats de Mai et Juin 1918, s'est montré digne de sa glorieuse réputation par son courage inlassable, son abnégation et son esprit de sacrifice. Sous les ordres de son Chef, le Lieutenant-Colonel Randier, a pu, malgré des perles sensibles, arrêter la ruée ennemie sur des ponts, permettant ainsi aux autres corps de la Division d'organiser la défense pied à pied et barrer l'accès d'une rivière aux Allemands. Pendant cinq jours de combats acharnés et malgré une pression ennemie formidable, a rempli sa mission avec le plus pur héroïsme. A fait preuve également, lors de la dernière ruée allemande, d'une abnégation hors de pair, arrêtant net l'ennemi et lui infligeant les pertes les plus élevées. A repris de haute lutte, les jours suivants, à la suite de combats opiniâtres, la plus grande partie du terrain, cédé volontairement pour des raisons tactiques, faisant de nombreux prisonniers et s'emparant de mitrailleuses et de matériel.»

Les 11 et 12 Août, le 109 est relevé par le 109 et va au repos à Saint-Germain-la-Ville, Cheppy, Moncetz.
Les 5 et 6 Septembre, nous irons remplacer le 158 dans le sous-secteur Dormoise, où nous subirons de nombreux bombardements toxiques. Les 14 et 15, nous y sommes relevés par le 120, mais nous restons en réserve de secteur immédiatement en arrière.
C'est le 14 que le Lieutenant **REBILLET**, tant aimé et admiré de tous, se précipitant pour arrêter un bataillon du 150 qui va s'engager imprudemment en formations denses dans une zone très battue, tombe mortellement blessé.
Le 25 Septembre, la IVe Armée attaque en Champagne. Au 21e Corps d'Armée, la 43e D. I. est en première ligne, la 13e D. I. en deuxième ligne. Les formidables positions du Mont Muret devant lesquelles nous sommes arrêtés depuis 1914 sont enlevées et le mouvement en avant se poursuit.
Le 29 Septembre, le 109 doit dépasser le 158 qui a atteint le chemin d'Aure. Le 3e Bataillon, qui est en tête, livrera de durs combats les 29 et 30, et presque toujours en flèche par rapport aux Corps voisins parviendra, malgré une résistance acharnée de l'ennemi, à enlever les bois du

Hanneton et de l'Araignée et à s'installer sur les crêtes au Nord du ravin d'Aure, en avant du bois 25 et de la West-Muide.
Le 1er Octobre, le 1er Bataillon doit mener l'attaque. A 6 h. 30, les Compagnies de première ligne, 3e et 2e, qui n'ont pu être prévenues à temps que l'heure H avait été retardée, traversent le 3e Bataillon et se portent à l'attaque. Mais les Corps voisins ne bougent pas ; aussi ces deux Compagnies vont elles bientôt être prises de front, d'écharpe et d'enfilade par de violents feux de mitrailleuses, qui fauchent les vagues d'assaut. Il faut stopper. Heureusement, le sang-froid et l'énergie des officiers empêchent tout reflux qui eût conduit a un désastre. A 10 heures, quand les corps voisins arrivent à sa hauteur, le 1er Bataillon s'élance de nouveau à l'attaque des lisières de bois et s'empare de nombreuses mitrailleuses. Au cours du corps à corps, un petit incident musant se produit : Deux boches blessent avec leur baïonnette le soldat **PONCINI** qui, leur sautant à la gorge, leur dit. « Maintenant, vous êtes mes prisonniers, portez-moi au poste de secours », et les boches obéissent.
Le 1er Bataillon, poursuivant son avance, atteint l'objectif fixé.
Le lendemain, nouveau bond. Le 1er Bataillon devra, avec les autres corps de la D. I., s'arrêter au pied des crêtes d'Orfeuil, très fortement organisées.
Dans la nuit du 2 au 3, le 158 relève le 109 dans le secteur d'attaque.
Le 15 Octobre, le 109 quitte définitivement le secteur de Champagne et se rend au repos dans la région Epense.
Le 21, le Régiment est transporté en camions au Nord de Reims, à Pomacle et Caurel, villages en ruines.
Le 26, la 13e D. I., mise à la disposition de la Ve Armée qui se bat sur la Hundingstellung se porte au Nord de l'Aisne. Le Régiment s'installe à Saint-Germainemont, village copieusement bombardé.
Le 30 Octobre, le 109 devra attaquer la crête 131-138 Sud-Ouest de Saint-Fergeux, devant laquelle la 45e D. I. est arrêtée.
Les 30 et 31 Octobre, les 2e et 3e Bataillons attaqueront avec acharnement, mais sans succès, cette redoutable position. La préparation d'artillerie a été insuffisante et les sacrifices héroïques des fantassins sont vains. Ces deux journées nous ont coûté 80 tués dont 4 officiers, 150 blessés dont 9 officiers et une vingtaine de disparus. Le Régiment est réduit à deux bataillons.
Le 1er Novembre, le Régiment est relevé et se porte un peu en arrière en réserve.
Dans la nuit du 4 au 5, l'ennemi donne des indices de repli, Le Régiment est alerté. A 15 heures, le 21e R. I. ayant atteint son objectif et s'y trouvant arrêté par des feux de mitrailleuses, le 109 reçoit l'ordre de prendre la poursuite à son compte. Parti de Gomont à 13 heures, le I/109 se hâte derrière le II/109 et arrive en même temps que lui à la route Ecly-Romaincourt. La nuit l'arrête sur cette position. En fin de journée, le I/109 borde donc la route Ecly-Romaincourt.
Le 6, à 6 heures, la poursuite reprend, à 6 h. 45, le Commandant **de BEAUCOUDREY** rend compte qu'il a atteint la côte 145 sans avoir rencontré de résistance. Sa position est en flèche par rapport aux unités voisines, le 21e n'ayant pas atteint son objectif et la D. I. C. étant très en retrait à droite. Il continue son mouvement en avant.
A cette heure, le II/109 se porte sur la route Ecly-Serincourt. A 8 heures, le Lieutenant-Colonel se transporte à la côte 155.
A 7 heures 35, le I/109 est sur le ruisseau de Vaux. Le pont à l'Est de Hauteville étant coupé, nos pionniers jettent une passerelle sur le ruisseau, tandis que la Compagnie 21/51 du IIe Génie lance un pont de fortune.
Les éclaireurs montés du Régiment patrouillent en avant et poussent jusqu'au camp romain où des coups de feu les obligent à se replier.

Cependant, le I/109 qui a passé le ruisseau soit à gué, soit sur de faibles troncs d'arbres, poussant de l'avant, escalade la croupe 175 Justine à 8 heures 30 et s'y installe après avoir délivré Hauteville, Justine et Séry, évacués de leurs habitants, pillés de fond en comble et quittés précipitamment par l'ennemi comme en témoignent de nombreux caissons abandonnés.
Tandis que le II/109 se porte sur le ruisseau de Vaux, le I/109 continue sa progression et atteint à 10 heures 20, par ses avant-gardes, la côte 179 et le Camp Romain où des patrouilles allemandes sont dispersées. A 10 heures, le gros du Bataillon occupe ces points, tandis que les avant-gardes abordent le bois d'Avaux. L'ennemi semble alors occuper la crête Mesmont-158.
A 11 heures 30, le Lieutenant-Colonel se porte à Hauteville et part en reconnaissance au Camp Romain.
A midi, le II/109 porte une de ses Compagnies sur la côte 175 et conserve une Compagnie à Hauteville.
A 13 heures, le I/109, après avoir traversé le bois d'Avaux, délivré Beaumont et ses habitants, borde la voie ferrée. Il est toujours en flèche par rapport aux unités voisines et essuie des feux de mitrailleuses partant de sa gauche.
Cependant, le Commandant **de BEAUCOUDREY** pousse sans arrêt ses éléments en avant. Des patrouilles de la première Compagnie sont arrêtées devant Mesmont par des mitrailleuses, mais parviennent à la côte 143 sans trouver personne.
A 14 heures 30, le Lieutenant-Colonel transporte son P. C. à Sery.
Le 1er Bataillon reçoit l'ordre de s'installer sur la voie ferrée et d'arrêter la poursuite, pour permettre aux corps voisins très en arrière d'arriver à sa hauteur.
Le 7, au petit jour, des patrouilles du I/109 peuvent être dans Mesmont, bien que ce village soit en réalité dans le secteur de la division voisine qui n'a pu encore l'atteindre. Mesmont, encore habité, a été définitivement évacué au cours de la nuit par les Allemands qui ont laissé de nombreuses mines à retard sur les routes de la forêt de Signy.
A 9 heures 15, la Compagnie de tête du II/109 atteint la route Wasigny-Mesmont, elle est accueillie par des feux de mitrailleuses partant des environs de Grandchamps ; elle pousse cependant en direction de la rivière, tandis que le reste du bataillon dépasse la côte 143.
A 12 heures 30, la Compagnie de droite du II/109 occupe la lisière Sud du bois Saint-Martin, vers la côte 201, tandis que la Compagnie de gauche, après avoir occupé Grandchamps, se trouve momentanément arrêtée par des mitrailleuses postées vers la côte 217, sur la route de Signy. Des mitrailleurs, des chasseurs à cheval, pressés par cette Compagnie battent en retraite dans le bois dont la lisière Sud est occupée vers 13 heures.
L'ennemi laisse entre nos mains de nombreux caissons, des mitrailleuses et deux prisonniers ; il a accumulé les destructions sur les routes autour de Grandchamps dans le but de nous barrer l'accès de la forêt.
Le Lieutenant-Colonel se transporte à Grandchamps, tandis que le I/109 occupe le mouvement de terrain Mazagran-Côte 173.
Vers 14 heures, les deux Compagnies de tête du II/109 s'engagent aussitôt dans la forêt.
A 15 heures 30, nos éléments avancés ont atteint le carrefour à 200 mètres Nord du T de forêt (Rethel 1/50.000°) en même temps qu'une patrouille de cavalerie opérant à gauche.
L'ennemi semble tenir alors les lisières Nord de la forêt et Dommery.
La marche en forêt est lente et dure, le gros du II/109 rejoint à grand-peine l'avant-garde.
A 17 heures, le Commandant **MANGES** rend compte que la progression continue et qu'il va installer son P. C. à la côte 226.
Le Lieutenant-Colonel se transporte à la Folie Durand.

A 20 heures, tout le II/109 a atteint la lisière Nord de la forêt où il s'installe dans la plus complète obscurité. Son flanc droit est découvert par l'arrêt des coloniaux, il se garde donc avec vigilance.
Le I/109 prend ses emplacements pour la nuit à la lisière Sud de la forêt de Signy.
Le 9 Novembre, le 1er Bataillon reprend la tête du mouvement, et marche sur Dammery et Gruyère.
A 9 heures 25, après avoir pris Dammery, le Commandant **de BEAUCOUDREY** rend compte que des éléments de la Division de droite (8e) se coincent avec lui, et même que le 115e R. I. le traverse et à sa gauche continuellement à l'Ouest de l'itinéraire du I/109. Néanmoins, à 14 heures 30, le 1er Bataillon atteint les abords de Gruyère, Devant lui, les avant-gardes de la 8e D. I. se trouvent en contact avec les Allemands. Le Commandant demande à engager son Bataillon pour briser la résistance de l'ennemi armé de nombreuses mitrailleuses, mais son intervention est jugée inutile. L'artillerie ennemie tire sur les bois, deux hommes du I/109 sont tué ; ils devaient être les derniers.
Le jour suivant, le Régiment se trouve en seconde ligne.
Le 11 Novembre, il était à This et Neuville-les-This et devait attaquer dans la journée les crêtes au Nord de la Sormonne quand on apprit l'armistice.

Après l'armistice, le 109, suivant les Boches, pas à pas, ira se faire acclamer en Belgique, spécialement à Bertrix, et à Luxembourg où, il sera garde d'honneur du Maréchal **FOCH**.

CITATIONS

obtenues

par le 109e Régiment d'Infanterie

Ordre de la Xe Armée N° III

Le 109e Régiment d'Infanterie qui, sous le Commandement du Lieutenant-Colonel Delestre, blessé le second jour, a donné le plus magnifique exemple d'allant, d'héroïsme et de ténacité, combattant victorieusement à l'avant-garde de sa brigade pendant 5 jours, faisant tomber d'un seul élan les formidables défenses accumulées par l'ennemi devant Souchez et qui, malgré des pertes extrêmement élevées, s'est élancé le soir du 5e jour, sous le Commandement du Commandant Boreau de Roince, dans un ouvrage formant réduit de la défense ennemie, aux cris de : « Vengeons nos morts.»

Ancestramil

Ordre de l'Armée

Le 109e Régiment d'Infanterie, sous l'habile et ardente impulsion de ses Chefs, le Lieutenant-Colonel Boreau de Roince, puis le Lieutenant-Colonel Randier, s'est, au cours de la période du 7 Septembre au 15 Octobre 1916, montré digne de sa glorieuse tradition.
Les 15, 16, 17 et 18 Septembre, alliant une ardeur opiniâtre à une habileté manœuvrière remarquable, a réalisé pied à pied l'encerclement du parc et du village de Deniecourt.
Malgré les fatigues et les intempéries, a immédiatement préparé de nouvelles attaques, et, le 10 Octobre 1916, sous de violents tirs de barrage, dépassant tous ses objectifs, a enlevé de haute lutte une partie du village d'Ablaincourt, d'où l'ennemi n'a pu le déloger, malgré de violentes contre-attaques.
A fait plus de 400 prisonniers, pris un nombreux matériel, parmi lequel deux canons de campagne.

*
* *

Ordre Général N° 539 du 13 Novembre 1917

Le 109e Régiment d'Infanterie, Régiment, animé au plus haut point de l'esprit de devoir, de sacrifice. Le 23 Octobre 1917, sous le Commandement du Lieutenant-Colonel Randier, a pu, après une lutte acharnée et avec un élan et une bravoure dignes des plus grands éloges, atteindre tous ses objectifs, capturant 200 prisonniers, 35 canons, dont 15 lourds, et un grand nombre de mitrailleuses et d'engins de tranchées.

Ordre Général N° 1338 du 6 Août 1918

Le 109e Régiment d'Infanterie, Régiment qui, dans les combats de Mai et de Juin 1918, s'est montré digne de sa glorieuse réputation par son courage inlassable, son abnégation et son esprit de sacrifice, sous les ordres de son chef, le Lieutenant-Colonel Randier a pu, malgré les pertes sensibles, arrêter la ruée ennemie sur des ponts, permettant ainsi aux autres Corps de la Division d'organiser la défense pied à pied et barrer l'accès d'une rivière aux Allemands. Pendant 5 jours de combats acharnés et malgré une pression ennemie formidable, a rempli sa mission avec le plus pur héroïsme. A fait preuve également, lors de la dernière ruée allemande, d'une abnégation hors pair, arrêtant net l'ennemi et lui infligeant les pertes les plus élevées. A repris de haute lutte, les jours suivants, à la suite de combats opiniâtres, la plus grande partie du terrain, cédé volontairement pour des raisons tactiques, faisant de nombreux prisonniers et s'emparant de mitrailleuses et de matériel.